51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 39 27 SEPTEMBRE 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . 12 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication;* l'édition partielle n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

La sanctification du dimanche. — Ce qu'est la loi de la sanctification du dimanche et des fêtes, 641. — § I. *Assistance à la messe,* 642. 1° Une messe entière. 643. 2° La présence morale corporelle et le lieu obligatoire, 644. 3° La dévotion, 645. 4° Motifs d'excuse, 646. 5° Empêchements factices, 649.

Questions de science ecclésiastique. — Comment interpréter les promesses de persévérance finale faites pour le scapulaire du Mont-Carmel, la pratique des « trois *Ave Maria* » et la communion des neuf premiers vendredis du mois ? 651. — Est il vrai que la bonne intention n'est pas révoquée par un péché grave, et qu'il suffit de la renouveler une fois par mois ou par an, même si l'on commet des péchés graves ? 654.

Liturgie. — Consultations diverses, 654.

PRÉDICATION

Pour la fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — Sa voie d'enfance, 513.

Les Litanies du Sacré-Cœur. — XXI. *19e Invocation :* Cœur de Jésus, patient et très miséricordieux, 516.

Sujets de circonstance. — *Exhortation aux parents sur la fréquentation des catéchismes :* La nécessité de l'instruction religieuse, 519.

Entretiens sur le Discours après la Cène. — VII. Aux prises avec la haine du monde, 523.

En vente à nos Bureaux

La SEPTIÈME ÉDITION de la *Petite Histoire de ma Religion* de Fournier, comprenant l'*Ancien Testament,* le *Nouv. Test.* et l'*Histoire de l'Eglise,* avec près de 100 gravures expliquées. 1 vol. in-12 de 160 p., sous couverture parcheminée; franco 2 fr. pour la France et 2 f. 50 pour l'Etranger.

Réductions considérables par quantités :

A) *Pour la France :* 10 ex., franco poste, 15 fr. 50; 20 ex., 31 fr.; 30 ex., 45 fr. 25.
5 kilos (50 ex.) : en gare 72.65 ; à domicile 74.90
10 » (100 ex.) : » 141.45 ; » 142.90

B) *Pour l'Etranger :* même prix que par la poste plus 0.50 par exemplaire.

Réflexions pour la récitation du saint Rosaire. — Une brochure in-32 de 68 pages. — Prix *franco :* 0 f. 40, Etranger 0 f. 55. (Remises par nombre : 7 pour 6; 15 pour 12; 35 pour 25; 90 pour 50).

CH. ROLLAND : **Le Vestibule du Paradis**, 56 discours, partagés en sept séries de huit, pour autant d'Octaves des Morts. — 1 vol. in-16 de XIV-426 pages. — Prix : 7 fr. *franco* pour la France, 8 fr. 50 pour l'Etranger.

Abbé CHAUMET : **Explication des Evangiles des Dimanches.** — 6e édition. — Un beau vol. in-12 de 515 p. — Prix *franco* : 7 fr., Etranger 9 fr.

PETIT COURRIER

Q. — Pourriez-vous m'indiquer un Commentaire de la Règle du Tiers-Ordre de St-François ?

R. — **Vous pouvez consulter utilement :** *Manuel du T.-O de St-François,* par le P. Eugène d'Oisy, 40e mille, broché 7 f. 50, relié 11 f., Librairie St-François, 4, rue Cassette, Paris 6e ; — *La parfaite Tertiaire,* recueil de conférences pour l'année de noviciat, relié 10 f., ibid. ; — *Un mot de la Règle chaque jour,* commentaire sur la Règle du T.-O., par le P. Samuel, ibid. — La *Revue Sacerdotale du T.-O. de St-François* (mensuelle, 32 pages in-8°, abonnement 10 f., Librairie St-François) donne chaque mois des conférences sur la Règle. — Au point de vue canonique, prenez *Le Tiers-Ordre de St-François,* étude canonique,

par le P. Paul Stein, ibid. — Voir enfin une nouveauté : *Le Tiers-Ordre franciscain* (commentaire historique, littéral, spirituel de sa Règle), par le Fr. Valentin-M. Breton, O. F. M., in-12 de 320 p., 10 f.. aux Editions Franciscaines, 9, rue Marie-Rose, Paris 14ᵉ.

Q. — Je dois prêcher prochainement une prise d'habit, et bientôt une profession de religieuses non cloîtrées. Pourriez vous m'indiquer un ou deux recueils de sermons pour semblables circonstances ? J'ai déjà Mgr Gay, édité chez Mame ; mais je trouve cela bien savant.

R. — Prenez *La vie religieuse*, choix de discours de vêtures et de professions, par Mgr Millot, in-12, 10 f., Paris, Téqui. — Il y en a un certain nombre aussi dans diverses années de notre *Prédication*.

Q. — Est-il vrai que, d'après une décision récente de Rome, il suffirait de réciter un *Pater*, un *Ave* et un *Gloria Patri*, après la communion, pour gagner l'indulgence plénière, alors qu'autrefois *cinq* étaient requis ?

R. — Oui, c'est vrai. Voyez le texte de la décision romaine (du 20 septembre 1933) et notre commentaire dans l'*Ami* du 16 novembre 1933, p. 743 et s.

Q. — Existe-t-il des *Plans de Causeries* (avec histoires, si possible) pour des jeunes filles ligueuses, causeries d'ordre religieux, moral, social,... sujets divers dont on puisse traiter en réunion pendant une vingtaine de minutes ?

R. — Nous serons reconnaissants à nos abonnés de nous signaler ce qu'ils connaissent en ce genre. Mais attention : il s'agit de *plans*.

Q. — Je vous serais obligé de me procurer vos reliures automatiques, de quoi relier une année de l'*Ami du Clergé : Doctrine, Prédication* et feuilles jaunes.

R. — Adressez-vous directement au fabricant : Planchenault Fils, 11, rue Désirée, Paris 20ᵉ. Mais il n'existe pas de reliure pour les feuilles jaunes.

Q. — Ayez la bonté de m'indiquer quelques livres pour un jeune protestant, 29 ans, d'une culture générale moyenne, qui désire s'instruire du catholicisme et avec la grâce de Dieu y arriver.

R. — *La voie déblayée*, par le P. Sutton, in-32 de 212 p., franco 2 f. 25. Paris, Bonne Presse ; — cardinal Gibbons, *La Foi de nos pères*, in-12, 10 f., Paris, Téqui.

Q. — Je vous prie de vouloir bien m'indiquer livres à consulter pour la conférence suivante : « Garde de la Sainte Réserve. — Notions historiques. Règles concernant l'église, l'autel, le tabernacle, les vases sacrés destinés à la garde de la Sainte Réserve. — Du renouvellement des saintes Espèces. »

R. — Mgr Durieux, *L'Eucharistie, Memento canonique et pratique*, in-12, 12 f., Paris, Gabalda ; — cardinal Gasparri, *Tractatus canonicus de SSma Eucharistia*, 2 vol. in-8, 25 f., Paris, Beauchesne ; — Corblet, *Histoire du sacrement de l'Eucharistie*, 2 vol. gr. in-8, 25 f., Paris, Berche et Pagis ; — excellent résumé de la discipline actuelle dans Hébert-Grignon, *Le Bréviaire et le Rituel*, in-8, 15 f, ibid.

Nous recommandons vivement un Foyer pour étudiantes, institutrices et professeurs catholiques, 19, rue Dareau, Paris 14ᵉ Prix modérés, avec nourriture abondante et saine. Chapelle dans la maison. Milieu religieux et familial.

— Page 278 : La Librairie Saint-Charles, jadis à Grammont, est maintenant à Bruges (Belgique), 10, Quai aux Bois.

— Page 266 : Le « Guide-chant » est en vente aussi, en différents modèles, à la maison « Harmoniums et Pianos Labrousse, » 33, rue de Rivoli, Paris 4ᵉ.

Abbé Bord. — **La prière liturgique** : *Collectes méditées* (Propre du Temps). — In-12 de 252 p., 5 f. — Paris, Desclée.

Les collectes du Missel romain renferment, on le sait, une grande richesse de doctrine dans leurs formules simples et brèves, et la piété ne peut que trouver un avantage considérable à s'efforcer d'en pénétrer tout le sens. C'est afin de l'y aider que M. l'abbé Bord publie ce nouveau livre, qui est accessible à toutes les catégories de fidèles, sans distinction.

Après une courte introduction sur les collectes en général, il étudie l'une après l'autre, en autant de méditations séparées, celles des dimanches et des fêtes du Temporal. Il en donne d'abord le texte latin et la traduction française, puis, chacune se divisant en deux parties, l'invocation et la demande, il groupe tout naturellement sous deux chefs principaux les réflexions qui s'en dégagent. Ces dernières sont exposées en quelques phrases et avec toute la netteté désirable ; elles suggèrent des aperçus plutôt qu'elles n'entrent dans des explications détaillées, laissant ainsi place au travail personnel du lecteur. Deux résolutions et un bouquet spirituel servent de conclusion à chaque méditation. Oraison et messe se complètent ainsi mutuellement et donnent à l'intelligence comme à la volonté un aliment substantiel.

Figure du Scoutisme en France, par le R. P. Hyac. Maréchal, O. P. — In-12 de 100 p., 4 f. — Paris, Editions *Spes*.

Ce livre nous donne des renseignements précieux sur les différentes branches du scoutisme français. On y trouve, en tableaux synoptiques, le texte de la loi scoute interprété par chaque Fédération française. On y trouve surtout, exposée objectivement à la lumière des études les plus récentes, l'attitude de chaque branche scoute vis-à-vis de la question religieuse, la seule qui motive la distinction des Scouts français en branches diverses.

L'auteur a raison de faire observer que Baden-Powell a exigé des Eclaireurs la croyance en Dieu : donc, anormale la situation de certains Eclaireurs neutres qui ne font pas mention de Dieu dans la « Promesse scoute ». Mais nous ne répèterons jamais assez que le scoutisme catholique ne doit pas être à la remorque des idées de Baden-Powell. Le P. Maréchal a bien fait de marquer dans un chapitre spécial que si, selon la demande de Baden-Powell lui même à S. S. Pie XI, les Scouts doivent s'unir « pour résister aux forces de désagrégation si dangereuses en ce moment, » les Scouts catholiques doivent rester fidèles à leur idéal particulier : « servir premièrement et avant tout la Foi catholique » (p. 93).

Auguste Petigat. — **Le jeune Vicaire d'Aoste.** Préface de Mgr Baudrillart. — In-12 de 96 p., 8 f. — Paris, Lethielleux.

Cette biographie d'un jeune vicaire de la vallée d'Aoste fera connaître les sentiments intimes des prêtres mis soudain, à leur sortie du Séminaire, en contact brutal avec les réalités du ministère. La vocation est un élan vers l'idéal ; le séminaire ne fait qu'accroître cet élan ; il multiplie les aspirations, exalte les désirs ; il fait du jeune lévite, au soir de son ordination, un prêtre radieux de zèle et d'espoir, prêt à conquérir le monde, à prêcher et à rassembler la neuvième Croisade. Mais la réalité est autre : l'existence est quotidienne ; l'action n'est pas directe, lumineuse comme on l'avait prévu ; il faut trouver le chemin des âmes dans l'obscurité, à tâtons, et, ce faisant, se heurter, se blesser aux laideurs, aux compromissions ou simplement à la banalité de la vie. Il y a là matière à réflexions fécondes.

Notre vicaire meurt après quelques mois seulement de ministère, victime d'un refroidissement et peut-être

(Voir la suite p. 298).

BON-NATUREL-SAIN

BYRRH

PARFAIT TONIQUE

Fonderie spéciale de CLOCHES & CARILLONS
SONNERIE ELECTRIQUE
Concessionnaire régional de l'Angelus Electro automatique.

Mon J. L. U. Dencausse
M. Fourcade, Ingr I. C. A. M., successeur,
38, rue Eugène-Ténot, TARBES.

UN BON CONSEIL

Si vous recherchez une maison spécialisée dans la fabrication des fournitures pour appareils à imprimer soi-même à plat, ou rotatifs, ainsi que celles pour machines à écrire, adresssez-vous à la maison
FOURMENT (fondée en 1898),
8, rue Latérale Raymond-IV,
à TOULOUSE (Hte-Garonne).
Remise de 10 % aux abonnés de l'*Ami du Clergé*.

Fondée en 1830
Registre du Commerce Seine n° 43.793

LA NATIONALE

Siège Social
2, rue Pillet-Will, 2
PARIS

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFERÉES aux conditions les plus avantageuses.
Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province.

FALCE doreurs, quai du Pont-Neuf, 50, TOURS, pr diocèses Ouest-Sud; à THIEUX, S.-et-M., pr Est-Nord. Dor. argent. Objets du Culte

La Géline
imprime mieux, plus
vite, à moins cher

Appareil à partir de 35 fr., en vente chez votre Papetier. Tous renseignements sont fournis, gratuitement et sans engagement, par le fabricant :
Auguste NARDI, 43, rue Picot, Toulon (Var).

VITRAUX L. BALMET 25, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (Voir le n° du 9 août de l'*Ami*).

ATTENTION !

Messieurs les Curés,
Les appareils de sonnerie électrique de cloches sont de puissants perturbateurs de la T. S. F.
La loi du 31 mars 1933 vous oblige à munir votre installation d'appareils anti-parasites et cela avant le 1er octobre prochain.
Songez donc à vous mettre en règle avec les prescriptions et adressez-vous à cet effet en toute confiance à :
Jean BACH, ingénieur,
11, rue St-Symphorien,
METZ (Moselle).
qui, seul, peut vous fournir l'appareillage nécessaire et vous garantir la suppression absolue des parasites.

VIN DE MESSE garanti naturel, de provenance exclusive du vignoble de MM. CHARBONNEAU et LEHOU, à St-Hilaire-St-Florent (Maine-et-Loire).
Les plus hautes références ecclésiastiques.

LA HERNIE
n'est plus une infirmité

depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent qu., sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gêne plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRÈRE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NÉO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du Dr L. BARRERE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRERE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

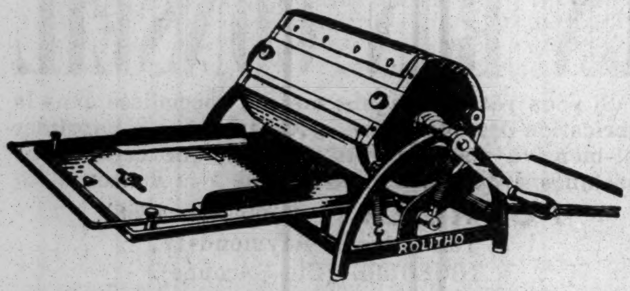
Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

ROLITHO 1934

Le Duplicateur parfait
1.200 copies à l'heure

Notice gratuite sur demande



1.185 fr. par mensualités de **100 fr.**
— 20 % de remise à MM. les Ecclésiastiques. —
Alph. ENGEL, 18, rue du Mail, PARIS (2e).

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en confiance et à crédit par la

PROCURE BRETONNE --- St-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS

Vient de paraître

« LES ILES »
René SCHWOB

CAPITALE DE LA PRIÈRE

Lourdes ou le remède au mal du siècle

1 vol, in-8 de 270 p. **15 fr.**

ORGUES AMÉRICAINS

à air aspiré, **MARQUE « CÆCILIA »**

2 jeux ½,	chêne verni,	10 reg.	transp.			2.800 fr.
3 »	»	»	»	14 »	»	4.100 fr.
4 »	»	»	»	16 »	»	4.500 fr.

Harm. Alexandre 1 jeu — occasion — 4 octaves fixe **450 fr.** ——— *Facilités de paiement.*

L. JAVELIER, 12, Avenue du Drapeau, DIJON.

VIN de VIAL

QUINA, SUC de VIANDE LACTO-PHOSPHATE de CHAUX

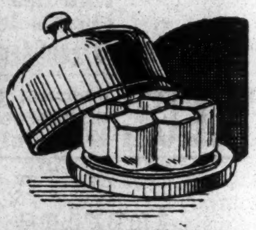
Le plus puissant des fortifiants.

INDISPENSABLE aux ANÉMIÉS CONVALESCENTS FEMMES ENFANTS et VIEILLARDS

VIAL Frères, Pharmaciens à Lyon
36, Place Bellecour, 36
DANS TOUTES LES PHARMACIES.

FAITES VOUS-MÊME VOTRE YAOURT AU PRIX DU LAIT AVEC

YALACTA



" Le gardien de votre santé "

NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À
YALACTA . SERVICE CL . 19 . AVENUE TRUDAINE . PARIS

VITRAUX D'ART

— Charles CHAMPIGNEULLE —
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, n° du 13 sept., page 279.

Contre le FROID, la mauvaise saison, les intempéries,

Munissez-vous du « **sursoutane** » fourré, se mettant et s'enlevant aisément, étudié et créé spécialement pour Messieurs les Membres du Clergé.

Chaudement enveloppé, bien protégé par ce bouclier vigilant, simple, pratique et hygiénique, à toute heure, par tous les temps, vous pourrez vous déplacer pour l'accomplissement des devoirs du sacerdoce, bravant impunément toutes les intempéries.

Sans aucun engagement de votre part, demandez l'envoi de la notice illustrée et gratuite

AU CHAT DES ALPES, à Voiron (Isère).

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale : à BAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO **une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS**

Ami du Clergé du 27 septembre 1934

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — Sa voie d'enfance, 513.
Les Litanies du Sacré-Cœur. — XXI. *19e Invocation :* Cœur de Jésus, patient et très miséricordieux, 516.
Sujets de circonstance. — *Exhortation aux parents sur la fréquentation des catéchismes :* La nécessité de l'instruction religieuse, 519.
Entretiens sur le Discours après la Cène. — VII. Aux prises avec la haine du monde, 523.

POUR LA FÊTE DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

(3 octobre)

SA VOIE D'ENFANCE

> En vérité je vous le dis, si vous ne vous convertissez pas et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.
> (Matth., XVIII, 4).

Mes frères,

« Je me souviens, raconte Sœur Thérèse, que je regardais les étoiles avec un ravissement inexprimable... Il y avait surtout au firmament profond un groupe de perles d'or, le baudrier d'Orion, que je remarquais avec délices, lui trouvant la forme d'un T, et je disais en chemin à mon père chéri : « Regarde, papa, mon nom est écrit dans le ciel ! »

Ce mot gentil d'enfant, une de ces trouvailles comme il en jaillit à cet âge de notre âme toute neuve aux impressions du dehors, a pris officiellement un sens plus profond.

Nous savons à n'en pas douter que le nom de Thérèse de l'Enfant-Jésus est écrit au ciel. Et dans ce ciel des saints, par une coïncidence heureuse qui semble encore une réponse de Jésus aux désirs enfantins de sa Thérèse, le Souverain Pontife Pie XI, qui l'a successivement béatifiée et canonisée, l'a saluée en approuvant ses miracles, comme *sa chère étoile*.

Mais l'étoile qui est la merveille de la nuit et le ravissement de tous ceux qui sentent le besoin de détacher leurs yeux de la terre, est aussi un point de repère et une orientation. Sa lumière très douce n'aveugle pas, son scintillement semble un sourire, et il paraît au voyageur qui la regarde qu'elle marche avec lui et lui tient compagnie. Dans le recueillement et le silence de la nature qui dort, elle ne nous reste pas étrangère, elle nous met tout de suite en familiarité, elle s'offre elle-même à servir de guide.

Je crois qu'il signifiait cela, le gracieux symbole par lequel le Souverain Pontife indiquait du doigt au monde sa chère étoile qu'est Thérèse de l'Enfant-Jésus, miracle de vertus et prodige de miracles. Il voulait que le prodige de miracles attirât l'attention sur le miracle de vertus, que l'humanité qui a laissé s'obscurcir par ses péchés contre la vérité la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, recouvrât un guide dans sa nuit, que la petite étoile perçât l'obscurité dont les philosophies orgueilleuses et les systèmes humains ont enténébré les âmes, pour les ramener sur la route claire et droite où l'on va vers Dieu en toute simplicité.

« Nous désirons ardemment, déclarait Pie XI au jour de la canonisation, que tous les fidèles du Christ se rendent dignes d'avoir part à cette abondante effusion de grâces, par l'intercession de la « petite Thérèse ». Mais nous souhaitons encore bien davantage qu'ils la contemplent attentivement en vue de l'imiter, devenant eux-mêmes des enfants, puisque sans cela ils ne pourraient, d'après l'oracle du Christ, parvenir au royaume des cieux » (Homélie à l'évangile de la messe de canonisation).

La vie de l'enfance évangélique, voilà le chemin du ciel que nous montre cette douce étoile. J'en conviens : après l'abondante littérature que sainte Thérèse a suscitée, on a tant parlé de cette voie d'enfance qu'on risque de se répéter et peut-être de provoquer la satiété. Pourtant aurais-je le droit, sous prétexte d'originalité, de passer sous silence ce qui fait la physionomie morale de sainte Thérèse et ce qui doit être, comme l'a souligné Pie XI, la leçon capitale de sa vie ?

Lorsqu'on veut définir l'enfance spirituelle, faire le tracé de cette petite voie, analyser les éléments qui composent cette spiritualité, on ne laisse pas de se trouver de prime abord quelque peu dans l'embarras. Humilité, simplicité, petitesse, innocence, abandon, confiance, familiarité, amour, tendresse... il y a de tout cela et j'en oublie. Mais quelles sont les qualités maîtresses, les lignes qui donnent au visage sa physionomie, les traits essentiels qui nous permettront de distinguer cette enfance évangélique de ses contrefaçons trop faciles ?

Quand on a lu *L'histoire d'une âme,* rapproché les textes, médité, rien, je crois, n'en donne une idée aussi exacte et concise que cette confession de la sainte.

« Lorsque je lis certains traités où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite : je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur, et je prends l'Ecriture Sainte. Alors tout me paraît lumineux, une seule parole découvre à mon âme des horizons infinis, la perfection me semble facile, je vois qu'il suffit de reconnaître son néant et de s'abandonner, comme un enfant, dans les bras du bon Dieu. » (VIe lettre, 1897).

Je souligne : « Il suffit de reconnaître son néant et de s'abandonner dans les bras du bon Dieu. »

Humilité et abandon. complète défiance de soi et confiance illimitée en Dieu science pratique et

aimée de son impuissance radicale pour le bien, mais de la toute-puissance de la grâce divine : voilà ce qui fait l enfance évangélique.

I. — *L'humilité*

Cette enfance est d'abord humilité.

Pendant les derniers mois de la maladie de sainte Thérèse, ses sœurs qui la visitaient à l'infirmerie et la sentaient leur échapper, désiraient comme nous une formule claire, précise, définitive, qui résumât sa doctrine.

— Vous cherchez toujours à ressembler aux petits enfants, mais dites-nous en deux mots ce qu'il faut faire pour posséder l'esprit d'enfance. Qu'est-ce donc que rester enfant ?

— Rester petite, c'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, ne pas trop s'affliger de ses fautes. Enfin *c'est ne point gagner de fortune, ni s'inquiéter de rien.* Même chez les pauvres, tant que l'enfant est tout petit, on lui donne ce qui lui est nécessaire ; mais quand il a grandi, son père ne veut plus le nourrir et lui dit : « Travaille maintenant, tu peux te suffire à toi-même. » Eh bien, c'est pour ne pas entendre cela que je n'ai jamais voulu grandir, me sentant incapable de gagner *ma vie, la vie éternelle* » (ch. XII).

Vous entendez : rester petite, c'est reconnaître son néant, c'est-à-dire avoir bien conscience que si nous sommes quelque chose, puisque nous existons ; si nous possédons quelque chose, puisque nous palpons notre corps et concluons à notre âme ; si nous pouvons quelque chose, puisque se dressent devant nous les œuvres de notre intelligence et de nos bras, nous ne sommes quelque chose, nous ne possédons quelque chose, nous ne pouvons quelque chose que par le bon Dieu, à cause de sa bonté créatrice qui nous a appelés à l'existence et nous y conserve, à raison de sa miséricorde infinie qui, malgré le péché et nos péchés, nous associe à sa vie et nous appelle à sa gloire.

Mais supprimez par la pensée cette intervention de Dieu, que reste-t-il ? Rien, absolument rien, le pur néant. Reconnaître son néant : ce n'est pas fausse modestie ni pieuse exagération d'une humilité qui se leurre : c'est exacte vérité. Dans cette connaissance de son néant, sainte Thérèse voyait le plus grand bienfait et la science la plus haute. « Le Tout-Puissant, écrit-elle, a fait en moi de grandes choses, et la plus grande, c'est de m'avoir montré ma petitesse et mon impuissance à tout bien. » (Ch. IX). « Je l'avoue, ces lumières sur mon néant me font plus de bien que des lumières sur la foi. » (Ch. IX). C'est la doctrine de S. Paul : qu'avons-nous que nous n'ayons reçu, et si nous avons tout reçu, de quoi nous glorifier ?

Rester petite, c'est attendre tout du bon Dieu, c'est-à-dire avoir bien conscience que sans Notre-Seigneur nous ne pouvons rien faire, que de notre propre fonds nous sommes incapables même d'une bonne pensée pour le ciel, que c'est Dieu qui nous a donné de vouloir le bien et de l'accomplir « C'est Jésus qui faisait tout en moi, commente sainte Thérèse, et moi je ne faisais rien que de rester petite et faible[1]. » — « Estimons-nous de toutes petites âmes que le bon Dieu doit soutenir à tout instant. » Et cela c'est encore S. Paul : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. »

Rester petite, c'est ne pas trop s'affliger de ses fautes, c'est-à-dire avoir bien conscience que si sans le bon Dieu nous sommes impuissants à tout bien, par nous-mêmes nous sommes capables de tout mal. Alors comment s'étonner de ses chutes ? Ne sont-elles pas de providentielles leçons de notre faiblesse, de notre petitesse, de notre néant, comme le reconnaît le Psalmiste : c'est un bienfait, Seigneur, que vous m'ayez humilié ? « Il m'arrive bien des faiblesses, disait sainte Thérèse, mais je m'en réjouis. Je ne me mets pas non plus toujours au-dessus des riens de la terre ; par exemple je m'inquiète d'une sottise que j'aurai dite ou faite, alors je rentre en moi-même et je me dis : Hélas ! j'en suis donc au premier point comme autrefois ? Mais je pense cela avec une très grande douceur et sans tristesse : c'est si doux de se sentir faible et petit ! » (5 juillet). — « Je ne m'afflige pas en me voyant la faiblesse même ; au contraire, c'est en elle que je me glorifie. » (5e lettre à sa sœur Céline). Sans s'en douter peut-être, mot pour mot elle reproduit S. Paul : « C'est ma faiblesse qui fait ma force... je ne me glorifie que de mes infirmités. »

Rester petite, c'est ne point gagner de fortune, ne s'inquiéter de rien, c'est-à-dire avoir bien conscience que nos moyens d'existence et de salut éternels ne résident nullement dans nos vertus acquises et nos mérites passés Avec une vie de fidélité derrière soi on peut manquer à la grâce, et avec toute la couronne des bonnes œuvres être rejeté de la face de Dieu, comme le pharisien. Qui s'appuie avec S. Pierre sur l'ardeur de ses sentiments, risque bien, comme lui, de pécher par présomption.

Sainte Thérèse reprenait à son tour : « Si je disais : « J'ai acquis telle ou telle vertu, je puis la pratiquer ; » ou bien : « O mon Dieu, je vous aime trop, vous le savez, pour m'arrêter à une seule pensée contre la foi ; » aussitôt, je le sens, je serais assaillie par les plus dangereuses tentations et j'y succomberais certainement. Pour éviter ce malheur, je n'ai qu'à dire humblement, du fond du cœur : « O mon Dieu, je vous en prie, ne permettez pas que je sois infidèle. » (P. 229). Pareillement S. Paul ne se croyait pas à l'abri de l'infidélité sur le souvenir des grâces de ses visions. Et encore : « J'ai remarqué bien souvent que Jésus ne veut pas me donner de provisions. Il me nourrit à chaque instant d'une nourriture toute nouvelle. Je la trouve en moi, sans savoir comment elle y est. Je crois tout simplement que c'est Jésus lui-même, caché au fond de mon pauvre petit cœur, qui agit en moi d'une façon mysté-

[1] Cité par P. Martin, *La petite voie*, ch. II.

rieuse et m'inspire tout ce qu'il veut que je fasse au moment présent. » (Ch. VIII).

Ainsi comprend et explique d'abord cette voie d'enfance, celle qui en est la messagère officielle. Jusqu'ici un mot la résume : l'humilité du cœur, la vraie humilité qui est connaissance et amour de son néant devant Dieu. Et comme Dieu fait éclater sa toute-puissance à féconder le néant, alors que la puissance humaine n'est capable que d'utiliser ce que lui fournit déjà la nature, Dieu se penche vers ce néant : *respexit humilitatem ancillæ suæ,* comme chantait la Vierge, et il déploie ces splendeurs que Ruysbroek a décrites de sa plume admirable :

« Quand le juste réside, dit il, au fond de sa pauvreté, contemplant en lui le néant, l'impuissance ; quand il s'aperçoit profondément incapable de progrès, de persévérance ; quand il voit la multitude de ses négligences et de ses défauts, il creuse la vallée de l'humilité. Prosterné dans sa misère, reconnaissant sa détresse, il l'étale en gémissant devant la miséricorde du Seigneur ; il contemple la hauteur du ciel et sa petitesse à lui. La vallée devient profonde... C'est pourquoi le Christ-Soleil, du haut de son midi, lance dans le fond de cet humble mille feux et mille splendeurs. Il est incapable de n'être pas touché, aussi sa liberté ne se contient pas, elle coule, elle s'épanche, car l'âme possède alors l'aptitude à recevoir. C'est pourquoi elle est illustrée par la grâce, embrasée par l'amour. »

II. — *L'abandon*

Toujours pendant la maladie de sainte Thérèse, quelques semaines avant sa mort, la Mère Prieure demandait à la malade :

« Quelle voie voulez-vous donc enseigner aux âmes ? »

— « Ma Mère, *c'est le chemin de la confiance et du total abandon.* Je veux leur indiquer les petits moyens qui m'ont si parfaitement réussi, leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : *jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices, le prendre par les caresses ! C'est comme cela que je l'ai pris, et c'est pour cela que je serai si bien reçue.* » (Ch. XII).

Que signifient ces paroles ? Tout à l'heure la voie d'enfance était le chemin de l'humilité et maintenant c'est le chemin de la confiance et du total abandon ? Cette jeune religieuse de 24 ans n'aurait-elle pas manqué de la science et de la maturité nécessaires pour définir sa spiritualité ? Bien plus, de l'incohérence ou du moins du manque de suite apparents de ses réponses, ne devons-nous pas conclure qu'elle exprime ses différents états d'âme plutôt qu'une méthode solide et cohérente de sanctification ?

Il n'en est rien. Au delà des apparences trompeuses se relient entre eux ces sentiments d'humilité et d'abandon. Que dis-je ? ils s'appellent logiquement.

Sainte Thérèse s'en est expliquée avec sa grâce exquise d'enfant et son onction pénétrante de sainte.

« Vous le savez, ma Mère, mon désir a toujours été de devenir une sainte ; mais, hélas ! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il existe entre eux et moi la même différence que nous voyons dans la nature entre une montagne dont le sommet se perd dans les nuages et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants. Au lieu de me décourager, je me suis dit : Le bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables ; je puis donc, malgré ma petitesse, aspirer à la sainteté. Me grandir, c'est impossible ! Je dois me supporter telle que je suis, avec mes imperfections sans nombre ; mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions ; maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier : chez les riches, un ascenseur le remplace avantageusement. Moi, je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus ; car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection.

« Alors j'ai demandé aux Livres saints l'indication de l'ascenseur, objet de mon désir ; et j'ai lu ces mots, sortis de la bouche même de la Sagesse éternelle : « Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi ! » (Prov., IX, 4). Je me suis donc approchée de Dieu, devinant bien que j'avais découvert ce que je cherchais ; et, voulant savoir encore ce qu'il ferait au tout petit, j'ai continué mes recherches, et voici ce que j'ai trouvé : « Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein, et je vous bercerai sur mes genoux. » (Is., LXVI, 13).

« Ah ! jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses ne sont venues réjouir mon âme. L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! Pour cela, je n'ai pas besoin de grandir, il faut au contraire que je reste petite, que je le devienne de plus en plus. O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente, et moi je veux chanter vos miséricordes ! Vous m'avez instruite dès ma jeunesse et jusqu'à présent j'ai annoncé vos merveilles ; je continuerai de les publier dans l'âge le plus avancé. » (Ps. LXX, 18).

Voyez-vous maintenant la raison de cette alternance, dans l'âme de Thérèse, de l'humilité et de l'abandon ; pourquoi ces deux temps qui mesurent le pas cadencé de sa marche vers Dieu ; comment la connaissance de son néant et la défiance d'elle-même doivent aboutir à la confiance et à l'abandon en Dieu ?

Sainte Thérèse a profondément compris que le salut, la sainteté, la vie éternelle est chose divine, au-dessus de nos forces, impossible à nos moyens et à nos industries humaines : il faut faire appel au secours du bon Dieu qui se nomme sa grâce. Mais fait-on jamais appel à l'aide des autres quand on ne sent pas sa faiblesse et qu'on n'a pas conscience de son impuissance ? Pour attendre tout du bon Dieu, pour s'abandonner dans ses bras, pour avoir l'idée de prendre toujours l'ascenseur, il suf-

fit, mais il faut savoir que tous nous sommes appelés à la sainteté, qu'on est pourtant trop petit pour gravir de son pied le rude escalier de la perfection et qu'il ne nous reste par conséquent qu'une issue : faire confiance à Dieu, qu'il donnera aux âmes de bonne volonté les moyens de réaliser leur destinée.

Et c'est ainsi qu'une Thérèse peut s'écrier après S. Paul : « C'est ma faiblesse qui fait ma force, » parce qu'elle sait qu'à cause de cette faiblesse elle a droit à la toute-puissance de Dieu.

Alors sa confiance s'exprime en paroles magnifiques : « On obtient du bon Dieu tout autant qu'on espère (1re lettre à Marie Guérin)... La confiance fait des miracles (lettre du 8 juillet 1891)... C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour (6e lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur)... On n'a jamais trop de confiance dans le bon Dieu si bon » (ch. XII).

Peut-être quelques-uns penseront-ils : audacieuse confiance permise à cet ange qui avait reçu l'assurance de n'avoir jamais perdu la beauté de son baptême, mais pour les pécheurs que nous sommes ?

— Détrompez-vous, m. f., car elle a prévu cette appréhension des âmes qu'elle veut engager dans sa voie de confiance et d'abandon, et elle écrit : « Ce n'est pas parce que j'ai été préservée de la tache du péché mortel que je m'élève à Dieu par la confiance et par l'amour. Ah ! je le sens, quand j'aurais sur la conscience tous les crimes qui peuvent se commettre, je ne perdrais rien de ma confiance ; j'irais me jeter dans les bras de mon Sauveur. Je sais qu'il chérit l'enfant prodigue, j'ai entendu ses paroles à sainte Madeleine, à la femme adultère, à la Samaritaine. Non, personne ne pourrait m'effrayer, car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. Je sais que toute cette multitude d'offenses s'abîmerait en un clin d'œil comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent... » (Ch. X).

Peut-être quelques autres diront, à l'extrême opposé des doctrines : Témérité dangereuse, qui risque d'endormir les âmes dans la paresse spirituelle et l'insouciance de leur perfection, quand S. Paul avouait faire son salut avec inquiétude et tremblement. — Qu'ils se détrompent, ceux-là encore, car cette confiance est active, généreuse, laborieuse. Elle s'achève dans l'abandon total, qui est l'acceptation souriante de la sainte volonté du bon Dieu sous toutes ses formes, et qui a une inquiétude, celle de faire plaisir, de jeter les fleurs des petits sacrifices, de porter la délicatesse de l'amour jusqu'aux caresses.

* *

Il y a un peu plus d'un demi-siècle, le plus grand mystique de notre époque, Mgr Gay, prononçait cette parole : « La grâce d'enfance travaille un grand nombre d'âmes et je ne serais pas surpris que Dieu préparât dans l'Eglise une nouvelle floraison de cette magnifique dévotion. » Maintenant que Thérèse marche en tête de cette génération de petites âmes, avec son sourire conquérant, ne croyez-vous pas que ces paroles vont devenir prophétie ?

Heureuse prophétie qui serait le salut des temps modernes !

Car, poursuivait Mgr Gay, analysant avant la lettre l'enfance spirituelle de Thérèse de l'Enfant-Jésus : « La sainte enfance spirituelle ! Oh ! que cela est parfait ! Rien n'immole tant l'homme que d'être sincèrement et paisiblement petit. L'orgueil est le premier des péchés capitaux... L'esprit d'enfance le tue bien plus sincèrement que l'esprit de pénitence... L'enfance, l'abandon par là même, c'est la grâce propre du christianisme... Il n'y a pas un des vices de notre temps dont elle ne soit la contradiction, et partant, il n'y a pas un de nos maux dont elle ne contienne le remède [1]. »

Qui donc a osé parler de l'enfance spirituelle de sainte Thérèse comme « d'une mystique pour midinettes ». Il ne savait donc pas son Evangile et que pour devenir petits il faut, suivant la parole de Notre-Seigneur, une conversion et des efforts : « *nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli* » ? Car nous sommes des orgueilleux et non des humbles, à notre époque surtout où l'esprit de neutralité entend bâtir la cité sans le secours de Dieu et où les justes eux-mêmes semblent se reposer du succès sur leur volonté et leur activité humaines plus que sur la prière et la grâce divine.

Si sainte Thérèse a parlé de la vie d'enfance, comme d'une voie facile en comparaison, c'est que l'autre, la voie de l'orgueil, n'est pas une voie... mais une impasse... et surtout parce que dans cette voie d'humilité qui exige renoncement et conversion, l'amour lui donnait des ailes, la charité qui est le commencement et la fin, l'amour qui donne l'oubli de la peine et du sacrifice : *ubi amatur, ibi non laboratur*. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DU SACRÉ-CŒUR

XXI

19e Invocation

CŒUR DE JÉSUS, PATIENT ET TRÈS MISÉRICORDIEUX

Mes frères,

Toutes les perfections appartiennent sans conteste au cœur sacré de Jésus. Si, dans le cours de nos prières, nous ne les rappelons pas toutes d'une façon explicite, cela tient à ce que cette énumération serait infinie. Mais il est un certain nombre de qualités qui touchent plus immédiatement notre sensibilité humaine et nous nous plaisons à insister sur celles-là, afin d'en reconnaître le prototype dans le cœur de celui qui a voulu paraître semblable à nous, afin de nous rapprocher de lui.

I

C'est ainsi que nous aimons à reconnaître que Notre-Seigneur est patient. La patience est la vertu de celui qui ne s'irrite pas, qui supporte

1 *Hist. d'une âme*, Introduction, Edition 1925.

sans colère les épreuves de l'existence ou les outrages des hommes, qui ne revendique pas ses droits jusqu'à l'extrême rigueur. Telle est, du moins, l'idée générale que nous nous en faisons. Mais si nous tenons à mieux préciser cette notion générale, nous devons prendre d'abord ce mot dans son acception étymologique, afin de préciser davantage les éléments divers dont se compose cet ensemble.

« Patience » vient du verbe latin « *pati* », qui signifie : souffrir. Et il est parfaitement exact que c'est surtout par l'expérience de la douleur que l'âme s'assouplit au point de devenir douce et résignée.

Ceux qu'enorgueillit une fortune trop rapide, ceux qui triomphent trop facilement des obstacles, ceux, en un mot, à qui tout sourit arrivent rarement à se dompter eux-mêmes. L'habitude de voir tout plier sous leurs ordres les endurcit, les rend hautains, orgueilleux, parfois même sévères jusqu'à la cruauté. Si le Rédempteur a pu dire, en utilisant un proverbe oriental, qu'il est « plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, » cette maxime s'applique, hélas ! tout aussi bien à ceux que leurs constants succès entraînent dans la voie de la dureté et du despotisme. Sans doute, il arrive que tel ou tel d'entre eux, imprégné d'un christianisme plus profond, animé d'un esprit plus pur, arrive à se prémunir contre les dangers des triomphes du monde. Mais ce ne sont malheureusement là que des exceptions, d'autant plus belles qu'elles sont plus rares, mais qui n'infirment en rien la règle générale que nous venons de rappeler.

La souffrance, au contraire, est la meilleure des disciplines. Une seule condition s'impose pour qu'elle puisse produire ses fruits de salut : c'est de savoir l'accepter comme il faut. Il y a des gens qui se rebellent contre les difficultés et les tristesses, qui en tirent une occasion de blasphème, ou tout au moins qui cherchent à se dérober autant que possible à un fardeau qu'ils estiment trop lourd. Il en est d'autres qui traînent leur charge de douleurs soit d'une manière fataliste, parce qu'il est impossible de faire autrement, soit avec une mauvaise humeur qui maugrée sans cesse. Ces malheureux ne savent pas quels trésors ils gaspillent. Ceux, au contraire, qui ont bien compris tout le parti que l'on peut tirer de la souffrance en arrivent à ne plus seulement l'accueillir volontiers, mais à la désirer et à la rechercher. Voyez plutôt l'exemple de tous les saints. Sous ses multiples formes, morales et physiques, la douleur en effet est une des pièces principales du plan que Dieu lui-même a dressé en vue de notre sanctification. C'est elle qui nous force à rentrer en nous-mêmes, à renoncer à des rêves coupables ou fous, à reconnaître notre misère, notre faiblesse, et à nous tourner par conséquent vers Dieu pour solliciter de lui l'incessant secours dont nous sommes bien forcés de reconnaître l'impérieuse nécessité.

Mais la souffrance a encore ceci d'excellent qu'elle nous enseigne à compatir aux misères d'autrui. Celui qui n'a jamais été malheureux ne songe guère à compatir aux ennuis de son prochain : il ne peut même pas se rendre compte du degré d'horrible acuité où peuvent atteindre certaines détresses. Il est enfermé dans un cercle d'égoïsme aussi dangereux pour son salut que pour sa réputation. L'homme qui a connu par lui-même bien des chagrins et bien des maux, s'afflige au contraire en voyant son prochain dans la peine. Il cherche à le soulager, ce qui l'amène à pratiquer la charité chrétienne. Purifié lui-même dans les larmes, il cherche à tarir les larmes d'autrui, et cela pour l'amour de Dieu.

II

Les afflictions nous amènent donc à mieux saisir les pensées ou les sentiments de ceux qui nous entourent et, par suite, à les supporter plus facilement.

Il est, en effet, assez conforme à la nature humaine — toujours vicieuse en quelque endroit — de vouloir tout régenter et de considérer, plus ou moins instinctivement, comme une injure tout ce qui, chez les autres, ne cadre pas absolument avec nos impressions ou nos jugements personnels.

Pour fréquente qu'elle soit, cette tendance n'en est pas moins blâmable. Sans doute, nous devons combattre énergiquement et condamner au nom de la vérité immuable tout ce qui est erreur, vice ou péché. Supporter le mal moral ne serait pas, en principe, de la patience : ce serait de la faiblesse et parfois de la complicité. Mais, à côté des choses répréhensibles qui se rencontrent chez autrui, il y en a bien d'autres qui n'ont, en elles-mêmes, rien d'illicite et que nous réprouvons quand même, indûment, parce qu'elles nous déplaisent ou contrecarrent nos vues. C'est dans ces cas-là qu'il importe d'exercer la douce vertu de patience. Au lieu de céder à une impulsion mauvaise de contrariété, il faut nous souvenir que, tant qu'il agit conformément à la volonté de Dieu, le prochain est libre de faire ce qui lui plaît, même si cela nous contrarie.

En pratique, nous serons souvent contraints de subir les contrecoups de ses initiatives. Au lieu de les supporter de mauvaise grâce, pourquoi ne pas les accepter avec une bonne volonté sincère ? Cette attitude aurait le double avantage de diminuer la peine que nous ressentons intérieurement et surtout — ce qui importe bien davantage — de nous acquérir des mérites devant Dieu, qui scrute nos pensées intimes et à qui il plaira de voir que nous savons, quand il le faut, nous sacrifier un peu, en union avec Jésus.

Au reste, la vertu de patience se prolonge et se complète par celle de miséricorde.

Ces deux qualités ont beaucoup de points communs : l'une et l'autre procèdent de la bonté, de la piété bien entendue et de l'esprit d'abnégation. Mais la miséricorde va plus loin que la patience,

en ce sens qu'elle s'étend jusqu'aux personnes qui se sont rendues coupables de torts envers nous.

La miséricorde est l'art divin du pardon. Il arrive fatalement, un jour ou l'autre, que nous soyons injustement offensés. Notre premier mouvement n'est-il pas alors celui de la haine et, si la chose est possible, celui de la vengeance ? Loin de céder à une impulsion pareille, nous sommes tenus de réagir. Nous devons essayer de pénétrer dans la pensée de celui qui nous a nui, non pas pour lui prêter gratuitement des intentions malfaisantes, mais au contraire pour deviner les motifs qui peuvent excuser sa conduite ou en atténuer la malice. Loin d'exagérer nos griefs à son égard, nous devons les réduire au strict minimum et les apprécier avec l'impartialité sereine que nous aurions s'ils étaient ceux d'un étranger.

Ce jugement loyal et réfléchi diminuera déjà considérablement notre colère ; mais ce n'est encore qu'un premier pas. Si, tout bien considéré, nous constatons qu'il nous reste un légitime sujet de plainte, c'est alors que la miséricorde proprement dite interviendra. Certes, je n'entends pas dire qu'il faille tout abandonner à n'importe quel usurpateur. La nécessité de maintenir son droit devient quelquefois un impérieux devoir, surtout si ce droit n'est pas uniquement le nôtre, mais celui de notre famille ou de toute autre collectivité dont les intérêts sont confiés à notre garde. Seulement notre action défensive, au lieu d'être guidée par la rancune, ne sera dirigée que par une mentalité de justice, tempérée elle-même par la modération. Et, même si nous sommes contraints de nous opposer à des prétentions iniques par des démarches extérieures, nous saurons conserver au fond de notre cœur l'intention sincère de pardonner, sans arrière-pensée ni détours. Nous qui, d'ailleurs, avons tant de fautes à nous reprocher envers nos frères, nous devons toujours nous souvenir que nous n'avons pas le droit d'être plus rigoureux à l'égard des autres que nous ne voudrions qu'on le soit, le cas échéant, envers nous.

III

La pratique de la patience et de la miséricorde est pénible, sans aucun conteste. Egoïstes et jaloux de nos prérogatives, nous avons du mal à nous abdiquer nous-mêmes. Mais si quelque chose peut nous aider dans cette entreprise aussi indispensable que surnaturelle, n'est-ce pas l'exemple de N.-S. Jésus-Christ ?

Lui seul, parmi tous les enfants des hommes, eût été strictement en droit de se désintéresser de nous et de nous tenir rigueur. Sans même insister sur cette considération primordiale que rien, sauf son amour, ne l'a obligé à se revêtir de notre humble nature, ne sommes-nous pas fondés à reconnaître que le Christ, une fois incarné, aurait pu demeurer indifférent à nos misères, à cause de sa supériorité immense sur nous ? Il n'avait besoin d'aucune aide, ayant toujours, comme il l'a dit lui-même, des légions d'anges prêts à le servir ; et par conséquent il ne sentait pas comme nous l'utilité de rendre service afin que, dans l'occasion, on puisse, en retour, faire appel au concours d'autrui. Sa bienveillance était rigoureusement désintéressée. Sa patience avait ceci de particulièrement merveilleux que le Christ, qui n'avait jamais fait aucun mal à personne, aurait eu le droit de se montrer plus exigeant que n'importe qui. Et sa miséricorde reste d'autant plus admirable qu'il comprend mieux que nous la laideur du péché et qu'il peut, par suite, se montrer plus sévère à l'égard du pécheur.

Et cependant, au lieu de se targuer de tous ces avantages, au lieu de paraître ici-bas comme un maître dur et implacable, le Rédempteur a voulu, durant tout le cours de son existence terrestre, se manifester comme le plus patient et le plus indulgent des hommes. Il a accepté toutes les humiliations, sans esquisser jamais un geste de colère. Il a enduré les pires tortures sans recourir à son souverain pouvoir pour se délivrer de ses bourreaux et les écraser sous sa revanche. Bien plus, il s'est penché constamment vers cette multitude de pauvres pécheurs dont l'âme aurait dû lui être particulièrement odieuse à cause de leurs innombrables souillures. Il nous a appris à pardonner, non pas une fois, non pas dix fois, mais « soixante-dix fois sept fois, » suivant l'expression imagée qui signifie : toujours.

Et la règle qu'il nous proposait de suivre entre nous, il l'a promulguée au nom de Dieu, en ce qui concerne nos rapports avec la divinité, par l'institution du sacrement de pénitence. Grâce à lui, nous sommes assurés désormais que le ciel ne nous refusera l'absolution d'aucun péché, pourvu que nous consentions à l'avouer sincèrement, dans un esprit de repentir et de résolutions généreuses. La miséricorde de Jésus ne s'est, du reste, pas bornée au bref espace de temps de son passage sur la terre. Elle se perpétue à travers tous les siècles comme à travers toutes les races de l'univers et demeurera aussi féconde jusqu'au jour du jugement. Il n'est pas une âme, fût-ce la plus déshéritée de toutes, qui ne puisse, à chaque instant, y recourir avec la certitude d'être exaucée.

* *

Que conclure de ces réflexions, sinon que la mansuétude divine nous impose de graves obligations ? Qu'il faille, dans la mesure de nos forces, imiter Jésus, cela va de soi. Mais nous devons veiller aussi à ne pas laisser se perdre inutilement les fruits de salut qu'il nous offre. Nous devons surtout nous garder d'abuser de ces grâces de douceur dont nous sommes d'autant plus responsables qu'elles nous sont plus abondamment proposées.

Si Jésus a voulu se faire lui-même patient et miséricordieux, on comprendra sans peine qu'il ne puisse tolérer chez les fidèles ni l'orgueil ni la dureté. Il nous en a prévenus dans cette parabole où il met en scène le serviteur méchant qui, après avoir reçu de son maître la remise de sa dette, se retourne impitoyablement contre un de ses cama-

rades, pour exiger son dû. Cet esclave fut condamné devant le tribunal de son seigneur. Dieu veuille que nous n'encourions pas une pareille disgrâce, disgrâce qu'il ne tient qu'à nous d'éviter par une conformité généreuse aux préceptes divins.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Exhortation aux parents sur la fréquentation des catéchismes

LA NÉCESSITÉ DE L'INSTRUCTION RELIGIEUSE

Mes frères,

Le mois d'octobre marque la fin des vacances et la réouverture des classes. Bientôt vos enfants vont reprendre le chemin de l'école, leurs livres et leurs cahiers. Il faut bien qu'ils s'instruisent : c'est une nécessité à l'heure actuelle. Un minimum de connaissances est indispensable à tout le monde. Celui qui, de nos jours, serait incapable d'écrire lui-même ou de déchiffrer une lettre, de gérer sa petite comptabilité, sans avoir recours à un autre, se trouverait dans un état d'infériorité, de gêne, d'impuissance extrêmement pénible et humiliant. Vous le comprenez, parents chrétiens, aussi vous veillez à ce que vos enfants fréquentent assidument l'école, vous contrôlez leur travail, vous les stimulez quand c'est nécessaire, vous récompensez leur application à l'étude ; vous voulez, en un mot, que vos enfants reçoivent au moins une bonne et solide instruction primaire. Et vous avez raison. Ce serait parfait si vous aviez le même zèle pour leur instruction religieuse. Mais en est-il ainsi ? Laissez-moi vous poser cette question. Croyez-moi, elle mérite vos plus sérieuses réflexions.

I

Le grand mal dont souffre notre époque contemporaine est incontestablement l'ignorance religieuse. Le fléau a étendu de tous côtés ses progrès, ou plutôt ses ravages ; pareil à un chancre hideux, il a envahi toutes les classes de la société. Parcourez nos villes et nos campagnes, et partout vous le rencontrerez à un degré stupéfiant. Abordez ces marchands à leur comptoir, ces ouvriers à leur usine ou à leur atelier, ces agriculteurs sur le sillon qu'ils arrosent de leurs sueurs. Interrogez-les sur les notions les plus élémentaires de la doctrine chrétienne, et vous constaterez la plupart du temps qu'ils sont dans l'impuissance radicale de répondre à votre question, si claire et si simple soit-elle. Absorbés par la préoccupation des intérêts temporels, dominés par des pensées de lucre et de fortune, ils relèguent au dernier plan le soin de leur instruction religieuse. Leur intelligence et leur cœur appartiennent exclusivement aux soucis matériels. Leur regard ne s'étend pas au delà de cet horizon borné. L'accessoire, chez eux, l'emporte sur le principal et, dans la pratique journalière de la vie, ils oublient et méconnaissent cette parole de l'Evangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera accordé par surcroît. » (Luc, XII, 31).

Si l'ignorance religieuse règne ainsi en maîtresse au sein des classes populaires, peut-on conjecturer qu'elle est inconnue des intelligences d'élite et des esprits cultivés ? Pas davantage. Jamais, peut-être, à aucune époque de notre histoire, le mot de « science » n'a retenti, avec autant de pompe et de sonorité, à nos oreilles et n'a exercé sur les masses un pouvoir aussi fascinateur. On nous la représente comme nimbée d'une auréole, comme la reine du monde, comme la maîtresse de nos destinées, comme une sorte de panacée susceptible de guérir tous les maux, résolvant tous les problèmes et donnant la clef de toutes les énigmes qui préoccupent l'humanité. Elle tient lieu de tout. On la prône de tous côtés, on la célèbre, on l'exalte : c'est un engouement et un enthousiasme universels.

Assurément, nous serions loin de contredire à ce mouvement d'opinion, s'il était maintenu dans de justes limites. Nul plus que nous ne considère la science, envisagée dans sa conception vraie, comme une grande et belle chose, et nous nous inclinons devant elle avec un profond respect. Notre Dieu ne s'appelle-t-il pas le Dieu des sciences et l'Eglise, depuis son origine jusqu'à nos jours, n'a-t-elle pas toujours été la propagatrice de la science, l'amie de la lumière et du progrès ? Autrefois même, la science n'habitait, pour ainsi dire, que dans le silence du cloître et à l'ombre du sanctuaire. De nos jours, elle s'est émancipée, elle a rompu tout pacte avec la religion, si bien que, à une époque où l'on se pique de tout étudier, où l'on s'enorgueillit de tout savoir, seule la science de Dieu, qui est la première de toutes, est frappée d'ostracisme ; à une époque où la diffusion de l'instruction à tous ses degrés est l'article fondamental de tous les programmes scolaires, seule l'étude de la religion, par une inconséquence inouïe, est exclue de ces mêmes programmes comme une quantité négligeable. Et il n'est pas rare de rencontrer des savants, qui sont membres de plusieurs Académies, qui ont découvert, à force de calculs, des astres nouveaux, qui, dans leur creuset, ont décomposé et analysé la matière, qui ont décrit toutes les merveilles de la végétation, depuis l'hysope jusqu'au cèdre, et dont l'ignorance en matière religieuse dépasse les bornes de l'imagination. Ils savent tout, excepté ce qu'ils devraient savoir en premier lieu. On serait tenté de croire que l'auteur de l'*Imitation* pensait à eux quand il a dit : « J'aime mieux un humble paysan qui sert son Dieu de tout son cœur qu'un philosophe orgueilleux qui, négligeant son salut, se perd dans l'étude des constellations du firmament. »

Oh ! sans doute, encore une fois, je ne nie pas que, dans le domaine surtout de la matière, la science n'ait abouti à des résultats surprenants, qu'elle n'ait enfanté des merveilles, qu'elle n'ait réalisé des découvertes admirables, qu'elle n'ait enrichi le trésor des connaissances humaines. Il

serait souverainement injuste de le contester. Mais, malgré toute mon estime pour la science, je n'hésite pas à proclamer qu'elle est insuffisante, qu'elle doit céder le pas à une autre science plus nécessaire et qui mérite davantage votre sollicitude, je veux dire la science de la religion. Quoi qu'on apprenne à vos enfants à l'école, qu'y a-t-il de comparable à l'instruction qui leur est donnée à l'église, au catéchisme ?

Sans doute, c'est une science bien utile que la grammaire, qui leur enseigne les règles du langage, le moyen d'écrire correctement, sans faire de fautes d'orthographe. Mais combien plus utile est la science de la religion, qui leur enseigne à vivre sans commettre de fautes contre les commandements de Dieu et de l'Eglise, sans blesser la vérité, la justice, la charité !

C'est une science bien utile que le calcul, qui leur apprend à gérer comme il faut leurs affaires temporelles, à éviter les pertes d'argent et à se procurer une modeste aisance. Mais combien plus utile est la science de la religion, qui leur apprend à vivre en bons chrétiens, à se préserver de l'enfer et à amasser des trésors impérissables pour l'autre monde !

C'est une science bien belle et bien utile que l'histoire de France, qui leur raconte le glorieux passé de leur patrie, ses combats, ses souffrances, ses triomphes, la vie de ses grands hommes. Mais combien plus belle et plus utile est la science de la religion, qui leur raconte la vie de N.-S. Jésus-Christ, auquel nul homme ne saurait être comparé, la vie des Saints, ces héros de l'humanité, les plus beaux de tous les modèles, l'histoire de l'Eglise catholique, cette divine société qui embrasse dans son sein le monde entier, et qui a enfanté tant de merveilles, produit tant de vertu, réalisé tant de bien !

C'est une science bien belle et bien utile que la géographie, qui leur décrit le monde qu'ils habitent, et même des régions qu'ils ne verront jamais. Mais combien plus belle et plus utile est la science de la religion, qui leur décrit un autre monde, cette patrie du ciel qui leur est destinée et qu'ils habiteront toute l'éternité !

Ce sont des sciences bien belles et bien utiles que celles qui étudient les astres et leurs évolutions si bien réglées qui font pénétrer dans les entrailles de la terre et nous en révèlent les secrets ; qui nous font connaître les êtres qui peuplent la terre, les forces de la nature, la composition des corps et leurs propriétés. Mais combien plus belle et plus utile est la connaissance de la religion, qui donne aux plus petits enfants une réponse ferme et précise à des questions que bien des philosophes, avec toute leur science, n'ont jamais pu résoudre ! Oui, prenez le dernier des enfants qui fréquentent le catéchisme. Demandez-lui pourquoi il est ici-bas, il le sait ; ce qu'il deviendra après sa mort, il le sait ; comment le monde a été créé, pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes, comment la terre a été peuplée, si c'est par une seule famille ou par plusieurs, pourquoi les hommes parlent plusieurs langues différentes, pourquoi ils souffrent et meurent, comment le monde finira, il le sait. Ainsi, avec son catéchisme, ce pauvre petit enfant en sait plus long que tel grand savant dont la science orgueilleuse n'aboutit qu'à la négation, au doute, au néant, et qui, après de longues années d'étude, cherche encore la réponse à toutes ces énigmes.

Si encore la science humaine rendait meilleurs ceux qui la possèdent ! Mais en est-il ainsi ? Quand Victor Hugo disait : « Ouvrir une école, c'est fermer une prison, » il se trompait lourdement. Jamais les écoles n'ont été aussi nombreuses que maintenant : valons-nous mieux ? les crimes sont-ils plus rares ? Non, il ne faut pas demander à la science ce qu'elle ne peut pas donner. L'enfant aura beau apprendre la règle des principes, la table de multiplication, les lacs de l'Amérique du Nord, en sera-t-il plus vertueux ? cela l'empêchera-t-il de mal faire ? cela pourra-t-il réprimer ses mauvais penchants, cela lui donnera-t-il l'amour de la vérité, le respect du bien d'autrui, la sympathie pour ses semblables ? Et quand la douleur viendra le visiter sous une forme ou sous une autre, cela lui sera-t-il de quelque adoucissement dans ses peines ? Vous savez bien que non. L'instruction toute seule, quand il lui manque l'accompagnement de la religion, enorgueillit les hommes qui la possèdent, les rend même quelquefois plus méchants, en leur fournissant plus de moyens pour faire le mal. On l'a bien vu pendant la dernière guerre : les progrès de la science ont été mis au service de la cruauté. Jamais on n'avait vu tant d'inventions meurtrières, tant d'engins de destruction.

La science de la religion, au contraire, rend meilleurs ceux qui en sont pourvus, en leur faisant connaître la grandeur, la bonté, la miséricorde de Dieu, le prix de l'âme, la malice du péché, la dignité du corps humain. C'est elle qui vous formera des enfants respectueux, soumis, remplis d'amour filial ; des enfants qui feront honneur à votre nom, qui seront la couronne de vos cheveux blancs, le bâton de votre vieillesse. Seule elle peut nous consoler dans les nombreuses et amères tribulations qui tourmentent ici-bas notre existence, en nous expliquant le mystère de la douleur, en nous montrant le crucifix, l'image du Juste qui expie pour les pécheurs, en nous révélant les délices du ciel où tout acte de patience recevra au centuple sa récompense, en versant dans nos âmes un baume divin qui charme toutes les douleurs. Seule la science de la religion peut nous retenir ou nous faire rentrer dans le chemin du devoir, parce que seule elle nous montre en Dieu le témoin constant de toutes nos actions, assez clairvoyant pour connaître nos plus secrètes pensées, assez puissant pour punir toute faute, pour récompenser tout acte de vertu, enfin parce que, seule, elle nous dit qu'il y a trois choses auxquelles l'homme ne peut se soustraire : l'œil de Dieu, le cri de la conscience et le coup de la mort ; l'œil de Dieu qu'il faut respecter, le cri de la cons-

cience qu'il faut écouter, le coup de la mort auquel il faut se préparer !

Cette utilité, cette nécessité de la science religieuse, ce ne sont pas seulement, remarquez le bien, les croyants, les fidèles chrétiens, mais les incrédules eux-mêmes qui l'ont reconnue. Plusieurs parmi vous ont sans doute entendu parler de Diderot, l'émule de Voltaire en impiété, l'un des ennemis les plus acharnés de notre sainte religion au XVIII^e siècle. Eh bien ! un jour qu'un ami de Diderot était venu le voir à l'improviste, il le surprit qui faisait réciter le catéchisme à sa fille. Et comme il lui en manifestait son étonnement : « Eh ! mon ami, répliqua Diderot, quels meilleurs fondements puis-je donner à l'éducation de mon enfant pour la rendre tout ce qu'elle doit être un jour : fille respectueuse et tendre, fidèle épouse et bonne mère ? Est-il une morale qui vaille celle de la religion et qui repose sur de plus puissants motifs ? »

II

Malgré le peu d'estime que j'ai pour l'impie Diderot, permettez-moi cependant de vous le proposer en ceci comme modèle et de vous rappeler, parents chrétiens, le devoir qui vous incombe de donner à vos chers enfants une solide instruction religieuse, devoir plus pressant, plus impérieux que de leur donner du pain et de les envoyer à l'école.

Vous le savez, m. f., le temps n'est plus où les parents pouvaient se reposer sur les maîtres et maîtresses d'école de cette grave obligation. Aujourd'hui dans nos écoles sans Dieu, qui deviennent par la logique des choses des écoles contre Dieu, en vertu d'une neut alité menteuse, le catéchisme et l'Histoire sainte sont effacés, comme des superfétations inutiles, des programmes de l'enseignement. La prière est frappée d'interdiction et défense est intimée à tous, maîtres et élèves, de prononcer le saint nom de Dieu. Aussi, quand ces pauvres enfants n'ont pas trouvé au foyer de la famille, sur les genoux d'une mère chrétienne, l'instruction religieuse que l'école ne leur donne pas, quand des parents insouciants sont de connivence, sinon de complicité, avec des instituteurs indifférents ou impies, qu'arrive-t-il ? Il arrive que leurs fils ou leurs filles atteignent les années préparatoires à la première communion, ne connaissant pas les choses les plus rudimentaires de la religion, sachant à peine faire le signe de la croix et dans un état d'ignorance qui dépasse les prévisions et les calculs les plus pessimistes.

Si, dans votre paroisse, il existe une école chrétienne où la récitation de la prière est demeurée en vigueur, où le catéchisme est enseigné, où les traditions du passé ont été maintenues intactes, rendez grâces à Dieu. C'est pour vous une inquiétude de moins et une sécurité de plus. Mais, si votre paroisse est privée de ce bienfait, sachez-le bien, vous avez l'obligation sacrée de suppléer, d'une autre façon, à l'instruction religieuse de vos enfants. Et ne dites pas, comme certains parents : « Faire apprendre le catéchisme à mes enfants, cela ne me regarde pas ; que les prêtres s'en chargent, c'est leur affaire ! » D'abord, vous devez bien le comprendre, quelle que soit notre bonne volonté, nous ne pouvons pas seuls suffire à cette tâche. Le temps très court, — deux heures par semaine pendant six mois de l'année, — ce temps si mesuré qui nous est laissé pour les instruire de leur religion, en dehors des heures de classe, ne nous permet guère autre chose que de nous assurer que la leçon a été bien apprise et de leur donner quelques explications sommaires et rapides. A qui donc appartient-il de leur faire étudier la lettre du catéchisme, puisqu'à l'école on ne s'en charge plus ?

C'est donc à vous, parents chrétiens, que nous nous adressons pour vous demander votre concours. Il importe de ne point vous faire illusion sur ce point capital : c'est l'avenir de vos enfants qui est en question. Rappelez-vous qu'en vous conférant les honneurs de la paternité, Dieu vous a imposé en même temps charge d'âmes. Cet enfant, qui est né de vous, est à lui avant d'être à vous. Vous avez la mission de l'élever, c'est-à-dire, selon le sens vrai de ce beau mot, de le porter en haut vers les régions sereines de la vérité, de la vertu et de la sainteté. Malheur à vous si, par votre insouciance et votre apathie, ce but n'est pas atteint ! Un jour, au tribunal du souverain Juge, il vous sera demandé un compte minutieux et sévère de la manière dont vous aurez rempli le mandat qui vous est dévolu.

Il faut donc que, par vous-mêmes ou par d'autres, vous donniez à votre enfant l'instruction religieuse, à mesure que son intelligence s'éveille sous les chauds rayons de votre amour. Cette instruction a un droit incontestable de priorité. Vous voulez faire de votre enfant un catholique. Il faut donc que vous en preniez les moyens. Il est élementaire que l'on étudie les principes et les règles de la profession que l'on aspire à embrasser. L'artisan s'exerce de bonne heure à son métier. L'avocat, le médecin consacrent de longues années, les plus belles de leur vie, à compulser et à approfondir les traités de jurisprudence et de thérapeutique. Il faut en conclure que le premier livre qui doit se trouver entre les mains de l'enfant chrétien est un traité de religion.

Or ce livre a un nom : il s'appelle le catéchisme. Le catéchisme est le manuel de notre foi, le code et la règle de notre conduite, l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, le livre qui, après l'Evangile, surpasse tous les autres. Dieu en est le premier auteur ; il l'a composé par la promulgation de sa loi sur le Sinaï. Notre-Seigneur en a continué la rédaction par la révélation de ses mystères, par ses miracles, par ses enseignements, par sa mort sur la croix, par l'institution des sacrements, canaux mystérieux de la grâce divine. L'Eglise en a commencé l'explication dès son berceau, au sein des persécutions, dans les Catacombes, entre le baptême et le martyre. Et, fidèle à son mandat

elle la continuera dans les humbles sanctuaires de nos villages, comme dans les superbes cathédrales de nos cités, jusqu'à la consommation des siècles. Tout est là, dans ce petit livre admirable, sans recherche de style, sans ambages de discours, avec une limpidité de langage, avec une candeur d'affirmation qui naît de la certitude et qui la donne pleinement. Toutes les vérités qui se rapportent à l'essence de Dieu et à ses perfections infinies, à nos destinées éternelles, à l'immortalité de notre âme, aux bienfaits de la grâce et des sacrements, à la félicité et aux châtiments de la vie future, sont synthétisées, condensées et exposées dans ces courtes pages, avec une lucidité merveilleuse, avec un ordre parfait et une logique irréfutable.

Mettez donc ce livre entre les mains de vos chers petits : que ce soit le premier ami de leur enfance. Veillez ensuite à ce que la leçon de catéchisme soit apprise. L'enfant léger, ami du jeu, fatigué par une journée de classe, ne prendra pas de lui-même son livre, si son père ou sa mère ne le rappelle pas à l'ordre ; facilement il déclarera qu'il sait, si ses parents ne le questionnent pas et ne s'assurent pas de la vérité de son dire. Il faut donc lui faire réciter sa leçon, exiger qu'elle soit sue par cœur et la lui expliquer, au besoin. Il y a, je le sais, des pères et des mères de famille qui comprennent leur devoir et le remplissent. Le soir, au coin de l'âtre, durant les longues veillées d'hiver, ils se font avec bonheur les répétiteurs de leurs enfants, leur montrant ainsi la haute importance qu'ils attachent à cette étude indispensable. Cet exercice est profitable à tous : aux parents qui se rafraîchissent la mémoire des vérités de leur religion et revivent en quelque sorte les années de leur première jeunesse ; aux enfants dont l'émulation est excitée par cet examen à la fois intime et public, et dont la voix claire et argentine, répondant à la voix grave de leurs parents, ajoute un charme de plus à cette scène pleine de suaves émotions.

Mais c'est à l'église que se donne à proprement parler l'enseignement catéchistique. Veillez donc encore à ce que vos enfants fréquentent assidûment les catéchismes, qu'il n'y ait jamais à ce sujet ni dispense ni exemption, que tous les prétextes tirés de la longueur des distances, du mauvais état des chemins, de l'urgence des travaux à exécuter soient impitoyablement écartés. Le bien spirituel avant le bien temporel, l'âme avant le corps, le ciel avant la terre. C'est à telle séance de catéchisme que vous avez fait ou laissé manquer à vos enfants qu'a été donnée une explication ou une exhortation dont ils avaient le plus besoin et dont ils auraient fait leur profit.

Fréquenter assidûment le catéchisme, c'est bien, mais ce n'est pas assez. L'enseignement du prêtre, trop rare et trop court, s'évapore et se dissipe malheureusement avec rapidité dans l'esprit de l'enfant, s'il n'est pas affermi et consolidé au foyer de la famille. Parents chrétiens, si vous comprenez bien votre devoir, vous serez les professeurs de religion de vos enfants. Ne vous récusez point, ne doutez pas de votre capacité. Ce n'est pas un cours de théologie qu'on vous demande. Vous savez votre religion, apprenez-leur ce que vous en savez, quand même vous n'en auriez pas approfondi tous les mystères. Est-il nécessaire d'être architecte pour faire connaître et admirer une belle cathédrale? Vous faites ressortir la profondeur des nefs, la hauteur des colonnes, le demi-jour mystérieux des vitraux, la vive expression des sculptures, et cependant vous ignorez les secrets de l'art. Faites parcourir de même ce beau temple de la doctrine chrétienne, donnez la vue d'ensemble, étudiez les détails, mettez-vous aux points de vue d'où l'on découvre les plus belles perspectives. Si vous aimez votre foi, je garantis que vous la direz avec éloquence.

Au reste, voulez-vous que vos explications soient toujours claires et intéressantes ? Puisez-les dans l'Evangile. Un historien a dit que Jeanne d'Arc avait reçu sa religion de sa mère, sous la forme d'une belle histoire. Les premiers fidèles ne savaient que les Evangiles, ils les savaient par cœur. Les ouvrages didactiques et savants n'existaient pas encore, et pourtant quelle clarté et quelle fermeté dans la foi des chrétiens d'alors ! Aujourd'hui, les livres de piété abondent dans nos mains, et notre foi est plus ténébreuse et plus faible. On ne lit plus l'Evangile ; la divine figure de Jésus-Christ n'apparaît plus vivante et rayonnante comme dans les pages sacrées. A l'enfant qui lira l'Evangile, vous n'aurez pas à commenter le catéchisme : il aura Jésus-Christ, et qui a Jésus a tout. Que la lecture de l'Evangile soit donc en honneur à votre foyer. Vous voulez offrir à votre enfant un cadeau, une récompense? Donnez-lui une édition illustrée des Evangiles, une vie de Notre-Seigneur. Vous ferez certainement un heureux. Est-il plus beau livre que celui-là ? Quoi de plus gracieux que les récits de l'enfance du Sauveur ? quoi de plus intéressant que ses paraboles ? quoi de plus captivant que la relation de ses miracles ? quoi de plus émouvant que l'histoire de sa passion et de sa mort ? L'enfant ne se lassera point de lire et de relire ce livre.

Des parents vraiment chrétiens font mieux encore : ils saisissent de temps en temps l'occasion de placer une courte instruction religieuse. La vie de l'Eglise leur fournit à cet égard les plus grandes facilités. Rien de plus varié que la liturgie sacrée. Elle change de fêtes tous les jours. Chaque saison de l'année est consacrée à des mystères particuliers qu'elle propose à la vénération des fidèles. Autrefois, le peuple chrétien participait à cette vie : il datait tous les événements par les fêtes des saints, les grandes époques de l'année étaient l'Avent, Noël, le Carême, Pâques, la Pentecôte, la Fête-Dieu, la Saint-Jean, la Madeleine, la Saint-Michel. Ces mots reviennent encore dans le langage commun ; il faudra des siècles pour laïciser une langue que le christianisme avait formée. Mais maintenant on ne sait pas la raison de ces dates populaires. A vous, parents chrétiens, de renouer ces anciennes traditions. Une fête de la semaine

vous amènera à raconter l'histoire d'un saint : Pierre et Paul, Jean-Baptiste et Jean l'Evangéliste, Lazare et Madeleine, Etienne et Laurent, Ambroise et Augustin, Martin de Tours et Bernard, François d'Assise et Vincent de Paul, Marguerite-Marie et Thérèse de l'Enfant-Jésus. Chaque jour, l'Eglise vous ouvre ses trésors, il ne tient qu'à vous d'y puiser à pleines mains. Oh ! que votre enfant deviendra riche avec vous en science chrétienne ! Et comment cette science ne se tournerait-elle pas en amour ?

« Qui t'a rendu si bon ? » demande à son compagnon un personnage du théâtre de Coppée. Et l'autre de répondre : « Ma mère et l'Evangile ! » Parents chrétiens, vous voudrez désormais mériter cet éloge. Vous voudrez que vos chers enfants, s'appropriant la parole de S. Augustin à sa mère, puissent vous dire : « O mon père et ma mère, vous m'avez donné deux fois la vie : car, après m'avoir engendré et mis au monde, vous m'avez initié à la connaissance et à la pratique de notre sainte religion ; vous m'avez ouvert la porte du ciel. » Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LE DISCOURS APRÈS LA CÈNE

VII

AUX PRISES AVEC LA HAINE DU MONDE
(XV, 18-XVI, 4)

Unis au Christ et entre eux par la charité, les Apôtres doivent porter à l'humanité, dans l'Evangile, le message de l'Amour. Quel accueil rencontreront-ils ? Le sentiment qui les anime sera-t-il payé de retour ? Ils seraient en droit de l'espérer, surtout au souvenir de leur première mission. Jésus entend les prémunir contre cette illusion et leur épargner une déception, propre à devenir, sinon pour leur foi, du moins pour leur courage, une pierre d'achoppement. Ce qui les attend, c'est la haine du monde et son hostilité.

A plus d'une reprise, le Maître avait laissé entrevoir à ses disciples cette perspective menaçante. Il l'avait fait au début du Sermon sur la Montagne (Matth., V, 10-12 ; Luc, VI, 22-23), dans les instructions données aux Douze avant leur apprentissage de l'apostolat (Matth., X, 16-28), le Mardi saint, dans le discours eschatologique (Luc, XXI, 12-17 ; Marc, XIII, 9-13). Il était naturel qu'il revînt sur cette annonce, dans ses avis suprêmes, en même temps qu'il prémunissait les Onze en face des épreuves imminentes qui allaient fondre, la nuit même, sur eux comme sur Lui. (Cf. Luc, XXII, 31-35 et passages parallèles). Le développement offert par S. Jean de XV, 18 à XVI, 4, est donc parfaitement en situation. Contient-il l'un ou l'autre trait empruntés à quelque entretien antérieur ? Il se peut. De même que S. Matthieu semble avoir groupé par anticipation, au chapitre X, tous les avis du Maître sur ce sujet, S. Jean a pu les réunir et les présenter ensemble dans le cadre où la perspective de la séparation prochaine leur donnait toute leur force et dégageait pleinement leur portée.

Voici la *trame sommaire* des pensées développées dans ce groupe de versets. Les Apôtres hériteront de la haine dont le monde a poursuivi Jésus. C'est dans l'ordre des choses humaines : car le choix du Christ les a ravis au monde et à son esprit, et, d'autre part, le disciple ne saurait attendre meilleur traitement que le Maître. Cette attitude du monde est le résultat d'un aveuglement coupable. Les Juifs poursuivent Jésus de leur haine parce qu'ils n'ont pas reconnu en Lui l'envoyé de Dieu. L'ignorance ne leur est point une excuse ; car la parole et les œuvres du Christ devaient leur ouvrir les yeux et convaincre leur esprit. Leur hostilité qui atteint le Père, en visant le Fils, son envoyé, est toute gratuite, sans motif recevable. — Si cette haine se flatte, en s'attaquant au Messager, de supprimer le Message, elle se fait illusion. Jésus, disparu de ce monde terrestre, ne restera pas sans témoins pour perpétuer l'écho de sa parole et l'action de sa vie. Il aura le témoignage de l'Esprit-Saint et celui des Apôtres, le premier informant l'autre et ménageant à la valeur native de ce dernier une surnaturelle efficacité. — Cette vue d'avenir doit prévenir, chez les disciples de Jésus, le choc déconcertant d'une réalité redoutable rencontrée à l'improviste. La persécution, en effet, sera terrible, en elle-même et par le fanatisme religieux qui l'inspirera. Mais, prédite, au moment voulu, par le Sauveur, elle déposera, de la sorte, en faveur de sa mission.

Après ce coup d'œil d'ensemble, essayons de *scruter le texte* pour en saisir pleinement le sens et la portée.

« Si le monde vous hait, » comme il adviendra certainement, — de son regard prophétique Jésus voit cette haine en action, — « sachez qu'il m'a haï avant vous » (18). Rendez-vous bien compte de ce qu'implique ce fait, cette priorité de haine subie. Vous êtes mes envoyés, mes représentants. A ce titre, entre nous il y a continuité morale de la personnalité. Vous me prolongez dans le temps et continuez mon œuvre. Attendez-vous donc à hériter de l'hostilité qui m'a poursuivi en même temps que de ma mission.

Le monde désigne ici la pauvre humanité déchue, esclave de ses passions, demandant à la convoitise des sens, tout au plus aux lumières de la seule raison, ses principes de jugement et d'action, à l'exclusion des clartés surnaturelles de la révélation chrétienne. Il comprend, au premier plan, l'élite dirigeante du peuple juif et, plus tard, les puissances terrestres l'incarneront en même temps que son esprit. Le monde ainsi compris a son idéal : le plaisir et, en fonction de lui, la richesse qui l'assure, les honneurs, la puissance, tout ce qui exalte la personnalité et nourrit les complaisances de la superbe ; bref, il aspire

aux satisfactions de l'égoïsme orgueilleux ou jouisseur. Cet idéal, Jésus l'a flétri sur la Montagne, en maudissant ceux qui le poursuivent (Luc, vi, 24-26). En face, il a placé le sien, fait de détachement, d'humilité, de douceur, de pureté, de zèle pour la vraie justice, la sainteté, et de courageuse endurance au service de cette cause sacrée (Matth., v, 3-11 ; Luc, vi, 20-23). Contre cette attitude du Christ, le monde a réagi par la haine ; il gardera le même sentiment à l'endroit des disciples de Jésus. C'est logique, et le Maître le leur explique.

« Si vous étiez du monde, » partageant ses vues et ses tendances, animés de son esprit, « le monde aimerait (en vous) ce qui lui appartient ; mais comme vous n'êtes pas du monde et que je vous ai fait sortir du monde par mon choix, à cause de cela le monde vous hait » (19). Le monde aime dans les siens son idéal de vie, l'approbation pratique que cet idéal reçoit de leur conduite. Ce n'est point à dire, comme l'observe Bossuet, que la dilection mutuelle régisse tous les rapports de ses adeptes ; « c'est tout le contraire et tout le monde est rempli de haines et de jalousies ; mais c'est que les plaisirs et les intérêts du monde font des liaisons et des commerces agréables, » tandis que « les disciples de Jésus-Christ n'ont rien qui plaise au monde [1]. » — Les conflits des égoïsmes individuels, si fréquents dans le monde sous le couvert d'une sympathie de surface, nous expliquent pourquoi le Christ a tant insisté auprès de ses Apôtres sur la grande loi de la charité fraternelle. Elle contribue à différencier, par un trait essentiel, l'idéal du monde et celui que Jésus propose à ses disciples. — En ralliant ses Apôtres à cet idéal, en les groupant autour de Lui pour le faire prévaloir, le Sauveur a constitué un corps moral qui se distingue du monde et s'oppose à lui, par la réprobation théorique et pratique du concept mondain de la vie. Le monde répond à cette réprobation par la haine, et son inimitié ne cessera d'englober tous ceux dont la doctrine et la conduite le condamnent : avec Jésus et après Lui les Apôtres, héritiers de son Esprit et de sa mission.

C'est l'application d'un axiome que le Sauveur a plus d'une fois répété et qu'il entend remémorer à ses disciples : « Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. » Jésus ne semble pas ici se référer au propos qui suivit le lavement des pieds, mais bien plutôt à l'allégation de cette maxime dans les premières perspectives ouvertes aux Douze sur leur apostolat futur (Matth., x). Il en tire la même conclusion qu'alors. L'accueil qui attend les disciples reproduira celui qu'il a rencontré lui-même : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre » (20). Cette dernière incise n'a rien d'ironique, quoi qu'en aient pensé certains commentateurs, et le lexique de S. Jean n'autorise pas à donner au verbe grec le sens d'épier, de surveiller malicieusement, dont il serait en soi susceptible. De même que la parole du Maître a trouvé des âmes dociles, bien qu'en nombre limité, la prédication des disciples gagnera des adhérents fidèles et même dans une proportion plus large, comme Jésus l'a nettement annoncé quelques instants plus tôt (cf. xiv, 12).

Toutefois, ceux qui seront ainsi gagnés à l'idéal chrétien ne seront déjà plus du monde, tout en continuant de vivre parmi ses adeptes. De la part du monde lui-même, ce qui attend les Apôtres, c'est la persécution. Elle les assaillera, poursuivant en eux le Christ auquel ils appartiennent et dont ils se réclament. « Mais ils feront tout cela contre vous à cause de mon nom » (21a). Confesser ce nom suffira pour déchaîner la haine et provoquer une sentence de mort [1]. C'est à ce titre que la persécution subie deviendra source de surnaturel bonheur : « Bienheureux serez-vous quand on vous insultera et persécutera, et qu'on dira, faussement, toute sorte de mal contre vous à cause de moi » (Matth., v, 11 ; cf. Luc, vi, 22). Ainsi, du reste, l'ont compris les Onze, et quand ils quittent le Sanhédrin, après avoir été battus de verges, « ils se réjouissent d'avoir été jugés dignes de subir cet opprobre *pour le nom de Jésus.* » (Actes, v, 41). Plus tard S. Pierre écrira dans le même sens aux fidèles d'Asie Mineure : « Si vous êtes outragés *pour le nom du Christ,* heureux êtes-vous, parce que l'Esprit de gloire, l'Esprit de Dieu, repose sur vous. » Et il ajoutera : « Que nul d'entre vous n'ait à pâtir comme meurtrier, comme voleur ou malfaiteur, ou comme avide du bien d'autrui ; mais, s'il souffre comme chrétien, qu'il ne rougisse pas, mais qu'il glorifie Dieu en ce nom. » (Ire Epître de S. Pierre, iv, 14-16).

La haine persévérante qui poursuivra le Christ dans ses disciples a son principe dans la méconnaissance de la mission divine de Jésus, « car ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé » (21b). Les Juifs, sans doute, connaissent Dieu ; mais non comme l'auteur de la mission du Christ : ce qui était une façon de le méconnaître. S'ils eussent été convaincus des rapports véritables de Jésus avec Dieu, « jamais ils n'eussent crucifié le roi de gloire » en sa personne (Ire aux Corinthiens, ii, 8).

La miséricordieuse charité de Jésus fera valoir auprès du Père cette ignorance comme une circonstance atténuante du déicide (Luc, xxiii, 34). S. Pierre et S. Paul l'allégueront dans le même sens (Actes, iii, 17 ; xiii, 27). Cependant elle ne constitue pas une excuse véritable, parce qu'elle fut le fruit d'un aveuglement volontaire et coupable. « Si je n'étais pas venu et ne leur avais point parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse à produire pour leur péché » (22). Venu, en effet, parmi les siens, Jésus a transmis aux Juifs le Message reçu du Père, il leur a fait connaître ses relations filiales avec Dieu. Sa parole s'autorisait du rayonnement surhumain de sa divine personnalité, de la subli-

[1] *Méditations...*, XVe Jour.

[1] Tertullien, *Apologétique*, II.

mité et de l'harmonie transcendantes de la doctrine exposée. Les dirigeants d'Israël ont entendu ; ils ont compris, au moins dans une mesure relative ; ils n'ont pas accepté. Le parti pris, le mauvais vouloir ont fermé leur esprit à la pleine intelligence, leur cœur à l'adhésion aimante Volontaire, leur cécité ne fournit point d'excuse à leur péché.

Ce péché, c'est la haine de Dieu Car, en visant le Fils, l'hostilité atteint le Père : « Celui qui me hait, hait aussi mon Père » (23). La raison essentielle et profonde en est dans leur identité de nature. Ici, le motif obvie et qui se détache du contexte, c'est la mission reçue du Père par le Fils ; elle implique entre eux prolongement moral de la personnalité.

A l'autorité intrinsèque, inhérente à la parole du Christ, s'est joint pour accréditer la mission de Jésus et ses dires, le témoignage que lui rendaient ses œuvres : « Si je n'avais fait parmi eux les œuvres que personne autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais, maintenant, même après avoir vu, ils ont haï et moi et mon Père » (24) Les œuvres dont il s'agit, ce sont d'abord les miracles du Sauveur ; mais l'expression embrasse davantage et comprend toute l'activité morale de Jésus. La transcendance de ses vertus, l'éclat de ses prodiges dont l'ensemble défie toute comparaison, étaient éminemment aptes à établir avec certitude sa mission divine. Les ennemis du Christ, sous l'influence de l'hostilité préconçue, ont fermé les yeux à l'évidence morale de ce témoignage en même temps qu'ils endurcissaient leurs âmes contre l'action de la grâce intérieure qui, parallèlement aux faits objectifs, sollicitait en chacun d'eux l'adhésion de l'esprit et de la volonté. Au lieu de s'apaiser, leur haine semble s'être attisée dans ce conflit intime avec les appels à la foi, et leur hostilité, loin de désarmer, a cherché des traits dans les actes mêmes qui devaient la faire tomber. En continuant de s'acharner après Jésus, haine et hostilité atteignaient de leurs coups aveugles le Père qui l'a envoyé.

Par là toutefois, à leur insu, les adversaires du Christ réalisaient le plan providentiel et la volonté permissive de Dieu : « Mais c'est afin que soit accomplie la parole écrite dans leur loi : *Ils m'ont haï gratuitement* » (25). La « loi » ne désigne pas ici la Thôrah, la partie législative des Livres Saints, mais l'Ecriture en général, dont l'autorité est souveraine pour les Juifs dans l'ordre intellectuel. Le texte cité se trouve dans deux psaumes (XXXIV, 19 et LXVIII, 5) ; il vise le juste idéal qui figure Jésus ou s'identifie avec Lui.

A première vue, il semblerait que la contexture logique appelât immédiatement après le verset 25 le début du chapitre XVI. Le lien serait, en effet, très naturel. Il ne l'est pas moins, si l'on y regarde de près, avec l'insertion des versets 26 et 27. Car le scandale redouté sera plus efficacement écarté si à l'annonce de l'hostilité se joint la prédiction de son impuissance. Or c'est précisément cette donnée qui ressort de la mention de l'action future tant de l'Esprit-Saint que des Apôtres. Ce rapprochement entre l'intervention du divin Esprit et les persécutions annoncées est attesté par les Synoptiques (Matth., X, 19 et passages parallèles). Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de le retrouver ici sous la plume de S. Jean, adapté au contexte et à la situation, comme il le fut sur les lèvres de Jésus : « Lorsque sera venu le Paraclet que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de la Vérité qui procède du Père, il rendra témoignage à mon sujet, et vous-mêmes vous êtes des témoins parce que vous êtes avec moi dès l'origine. » (26-27).

Le témoignage rendu à l'envoyé du Père, par sa doctrine et par ses œuvres, n'a point triomphé de la haine aveugle. Mais l'hostilité du monde n'aura pas raison du Christ et de sa mission. Au lendemain de sa mort, Jésus continuera d'avoir ses témoins. — Le premier sera l'Esprit-Saint. Il est présenté comme incarnant la vérité et envoyé par le Christ pour lui rendre à lui-même témoignage. Cette mission implique la procession de l'Esprit par rapport au Fils, conformément à l'adage théologique reçu. On déduirait de même la procession à l'endroit du Père si elle n'était énoncée directement. Mais, en fait, elle est affirmée nettement, au présent d'éternité, ce qui la distingue de la mission annoncée au futur de la durée successive. Le texte, on le voit, a son importance pour la théologie trinitaire.

Comment l'Esprit-Saint rendra-t-il témoignage à Jésus ? Par la réalisation, dans le Christ, des prophéties inspirées par ce divin Esprit ? — Oui, sans doute, en soi. Mais ce que vise le Sauveur, c'est, sous ses aspects divers, l'action de l'Esprit-Saint au sein de l'Eglise, action génératrice de sainteté, inspiratrice d'apostolat, qui fera de cette même Eglise le premier des motifs de crédibilité pour les générations de l'avenir.

Ainsi compris, le témoignage du Paraclet englobe de quelque façon celui des Apôtres, puisque celui-ci doit se produire avec l'assistance de l'Esprit. Toutefois, la valeur du témoignage apostolique ne dépend pas uniquement de cette dépendance. Elle découle de l'aptitude des Douze à déposer sur des faits et des dires dont ils ont été depuis l'origine les spectateurs et les auditeurs directs et dont ils demeurent ainsi les témoins autorisés. C'est le fait de cette aptitude, actuelle, existante, qui motive le présent du grec, alors que le futur du latin éveille la perspective de l'avenir où s'exercera le témoignage.

Témoins du Christ, les Apôtres poursuivront son œuvre. Ils se heurteront donc comme lui à la haine du monde. Sur cette haine Jésus croit bon de revenir, pour en mettre en relief l'imminence et la férocité. Mais auparavant, il tient à faire connaître à ses disciples la raison pour laquelle il dévoile sous leurs yeux ces perspectives à la fois terrifiantes et réconfortantes. L'annonce de l'hostilité doit en prévenir, en partie, l'effet déprimant. La prédiction empêchera que la réalité

brutale devienne, par son choc imprévu, une pierre d'achoppement. Et l'assurance du secours de l'Esprit permettra plus aisément encore aux Apôtres de n'être point ébranlés : « Je vous ai dit cela afin que vous ne soyez pas scandalisés » (xvi, 1).

Non prévenus, laissés à eux-mêmes, les disciples trouveraient dans l'avenir qui leur est réservé matière à se démoraliser. C'est avec les chefs religieux de leur propre nation qu'ils auront maille à partir. L'excommunication les attend avec ses conséquences redoutables : « Ils vous jetteront hors de la synagogue » (2a). Rien de surprenant, puisque la mesure avait été décrétée déjà contre quiconque confesserait la Messianité de Jésus (Jean, ix, 22). Mais la haine ne s'arrêtera point à l'expulsion de la communauté, elle ira jusqu'aux pires sévices, jusqu'au meurtre. Et ce qui est plus effrayant encore, c'est que, dans ses excès, l'hostilité se couvrira d'un motif religieux : « Bien plus, l'heure vient où quiconque vous tuera, s'imaginera rendre gloire à Dieu » (2b). Il n'est point ici question d'honorer Dieu par des meurtres rituels : le sacrifice humain était réprouvé par la théologie juive. Mais les futurs persécuteurs se persuaderont qu'ils font œuvre pie et servent la cause du vrai Dieu en ôtant la vie aux adeptes de Jésus. Ce verset trouve son commentaire vécu dans ces lignes du discours de S. Paul devant Agrippa : « Moi aussi, j'avais cru que je devais m'opposer de toutes mes forces au nom de Jésus de Nazareth. C'est ce que j'ai fait à Jérusalem, j'ai fait enfermer dans les prisons un grand nombre de saints, en ayant reçu le pouvoir des Princes des prêtres ; et quand on les mettait à mort, je joignais mon suffrage à celui des autres. Souvent, parcourant toutes les synagogues et sévissant contre eux, je les ai forcés de blasphémer ; et ma fureur allant toujours croissant, je les poursuivais jusque dans les villes étrangères. » (Actes, xxvi, 9-11).

Saul n'avait point vu Jésus ; il n'avait pas entendu sa parole. Il était sans grief personnel contre Lui et les siens. Mais il avait épousé les haines de son parti. Les Pharisiens, après des velléités de sympathie pour l'Eglise naissante, s'étaient unis promptement aux Sadducéens dans une opposition violente. Ils poursuivaient, dans les disciples, le Maître dont ils avaient méconnu la divine mission. C'est ce qu'avait annoncé Jésus : « Et ils agiront de la sorte parce qu'ils n'ont connu ni le Père, ni moi » (3).

En face de cette hostilité farouche, qu'animera le fanatisme religieux, il devait être bon aux Apôtres d'avoir été prévenus de ce que l'avenir leur réservait. « Mais je vous ai dit ces choses afin que l'heure en étant venue, il vous en souvienne comme de choses que je vous ai dites » (4a). Le souvenir de l'annonce prophétique et sa réalisation dans leurs personnes et sous leurs yeux, doivent fournir aux Apôtres une preuve nouvelle de la mission du Sauveur et, en même temps, leur donner l'assurance que tout ce qui leur arrive rentre dans le plan providentiel et tend efficacement à l'établissement final du règne de Dieu.

« Cependant, continue Jésus, je ne vous les ai pas dites dès le début, parce que j'étais avec vous » (4b). Comme on l'a vu plus haut, le Sauveur avait déjà laissé prévoir à ses Apôtres la haine et la persécution. Il semble même être revenu plusieurs fois sur ce thème ; mais Il le fit avec une insistance et une netteté progressives, réservant la pleine clarté pour l'approche de son départ. Si le texte de S. Matthieu (x, 16-28) paraît presque aussi explicite que celui de S. Jean, c'est le fait d'une anticipation légitime.

Tant que le Maître poursuivait son ministère personnel, c'est sur lui que se concentrait la haine. Par ailleurs, si le contre-coup de l'hostilité se faisait subir aux Apôtres, Jésus était là pour les soutenir et les consoler. Mais il allait les quitter, il importait donc que le souvenir de sa parole demeurât comme un constant principe de calme et de réconfort.

* *

La prédiction de Jésus s'est réalisée. Elle a reçu son application, au pied de la lettre, du vivant des Douze ; elle n'a cessé de la trouver, sous une forme ou sous une autre, au cours des siècles.

Au lendemain du miracle de la « Belle Porte, » Pierre et Jean comparaissent devant le Sanhédrin. Ils y prêchent hardiment Jésus, proclamant que la guérison du paralytique est son œuvre. Sommés de garder désormais le silence, ils protestent que Dieu leur fait un devoir de le rompre ; ils ne peuvent taire ce qu'ils ont vu et entendu. La crainte du peuple prévient cette fois les sévices (Actes, ix, 1-21). Ceux-ci ne tarderont guère. Alarmée des progrès de l'Evangile, l'aristocratie sacerdotale, inféodée aux Sadducéens, fait arrêter les Douze. La nuit, un ange les libère. Le jour suivant, ils sont mandés devant le Sanhédrin. Une fois de plus, Pierre proclame en leur nom la mission divine du Christ ; ajoutant : « Et nous sommes ses témoins sur ces choses, avec le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui sont dociles. » — C'est l'écho direct de la parole du Sauveur (Jean, xv, 26-27). — L'assemblée, frémissante, médite une condamnation à mort. Gamaliel sauve la tête des Apôtres, mais ne peut leur épargner les verges. Et les disciples du Christ se retirent heureux d'avoir souffert pour le nom de Jésus cette peine humiliante (Actes, v, 14-41). Bientôt Etienne, le premier diacre, sera lapidé (Actes, vi, 11-vii, 60) et sa mort donnera le signe d'une persécution violente qui s'abattra sur l'Eglise de Jérusalem, dispersant ses membres décimés. (Actes, viii, 1. Cf. xxii, 4 ; xxvi, 10-11 ; Galates, i, 13). Aux veilles de la Pâque de 42, Hérode Agrippa Ier fait tomber la tête de Jacques, frère de Jean, et, pour continuer de plaire aux Juifs, il s'apprête à ménager à Pierre un sort analogue (Actes, xxii, 1-4). L'Eglise en prière obtient la libération miraculeuse de son chef (5-17). Mais le jour viendra où le Prince des Apôtres scellera le témoignage rendu par lui au Christ, en mourant, comme son Maître,

sur la Croix. Vers le même temps, la tête de Paul, citoyen romain, tombera sous le glaive, et cette mort ne sera que l'épilogue des persécutions incessantes suscitées contre l'Apôtre par la haine des Juifs et le mauvais vouloir des Judaïsants [1]. Ce que fut la vie de ce grand pionnier de l'Evangile, deux lignes de lui nous le laissent entendre. Dès l'automne de 57, il pouvait écrire aux fidèles de Corinthe : « Souvent j'ai vu de près la mort ; cinq fois, j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet moins un ; trois fois j'ai été battu de verges ; une fois j'ai été lapidé. » (IIe aux Cor., XI, 24-25). Moins traversée, peut-être, la destinée des autres Apôtres ressemble à celle de S. Paul. Tous donneront au Christ le témoignage suprême, celui de la mort subie ou affrontée en confirmation de la mission.

Quand la tragédie de 70 aura mis fin au pouvoir politique d'Israël, Rome déjà « lui aura succédé dans l'hostilité contre le nom chrétien. » La lutte durera deux siècles et demi, tantôt systématique et violente, tantôt laissée aux initiatives de la passion populaire, parfois assoupie et coupée par des périodes d'accalmie. L'Empire essaiera vainement de noyer dans le sang de ses adeptes cette religion étrangère et nouvelle, rebelle à l'assimilation, qui rejette pour le Christ l'accueil du Panthéon, en flétrit les hôtes, et revendique pour son Dieu les hommages exclusifs d'un culte intolérant.

Quand la Croix sortira victorieuse de la tourmente, le christianisme sera loin d'avoir triomphé pleinement des mœurs païennes et de l'esprit du monde qu'elles incarnent. Elles continueront de réagir et mettront plus d'une fois en péril la vie des pionniers de l'Evangile.

Et déjà l'hérésie s'est dressée, séduisant les esprits, flattant les passions et suscitant l'hostilité de la foule ou du pouvoir contre les défenseurs de la vraie foi et de la morale évangélique. Le schisme, sans tarder, lui donne la main, pour livrer à l'Eglise catholique, dans l'Afrique du Nord ou en Orient, des combats dont les effets désastreux persévèrent encore.

L'Empire romain s'est effondré, dans tout l'Occident, sous les coups des barbares. Pour gagner à l'Evangile ces envahisseurs, les Apôtres du Christ devront triompher de leurs croyances idolâtriques ou ariennes, de leurs mœurs farouches ou dissolues. La lutte sera dure, ils y laisseront plus d'une fois la vie.

Plus rude encore sera le combat et moins fécond, hélas ! en triomphes pour qui voudra, deux siècles plus tard, défendre les âmes contre l'emprise violente de l'Islam ou tentera, dans la suite des âges, de les reconquérir.

Mais à quoi bon feuilleter davantage le livre de la durée ? — Quiconque en tourne les pages, sans parti pris, fera de lui-même cette double constatation : l'histoire des Missions catholiques est un long martyrologe ; même dans les nations depuis longtemps conquises au christianisme et à sa civilisation, la persécution ne cesse de sévir à l'état sporadique, ici déclarée et sanglante, là sournoise et masquée, faite de mépris et de dénis de justice, de spoliations et d'ostracisme légal. Le phénomène se révèle à nos yeux, en plein XXe siècle, sous ce double aspect : il n'est besoin, pour s'en convaincre, que de porter les regards, d'un côté sur le Mexique ou la Russie, de l'autre sur la France d'avant-guerre et l'Espagne d'aujourd'hui.

Il y a plus. Jusqu'au sein des peuples vraiment catholiques et aux siècles de foi, l'antagonisme annoncé par Jésus se retrouve. « Il y a, dit Bossuet, un monde dans l'Eglise même, il y a des étrangers parmi nous. On déplaît à ceux-là, quand on vit et quand on prêche chrétiennement. Ce monde est plus dangereux que serait un monde manifestement infidèle. Ecoutez S. Paul : « *Il y a des périls au-dedans et au-dehors et du côté des faux frères* (II Cor., XI, 26). *Démas m'a laissé,* dit le même Apôtre, *aimant ce siècle. Tout le monde m'a abandonné ; Dieu leur pardonne !* (IIe à Timothée, IV, 10, 16). » Et le grand Evêque poursuit par cette réflexion dont l'actualité est saisissante en notre siècle des *businessmen :* « Le mépris qu'on fait d'un homme qui ne songe qu'aux affaires de Dieu, en disant que ce n'est pas un homme d'affaires, est une espèce de persécution. Faites, Seigneur, que je fasse bien vos affaires ; c'est là que je mets toute ma capacité : si on me blâme, si on me méprise, si on me traverse, si on m'accuse de toutes sortes de faussetés, je le souffre pour le nom de mon Sauveur ; c'est qu'on ne le connaît, ni lui, ni son Père [1]. »

Cette méconnaissance pratique de Dieu et de son Christ restera malheureusement, à des degrés variables, le fait de beaucoup, dans le cours des âges, parmi ceux-là mêmes qui se réclament de ces Noms adorables. Elle subsistera tant que le « moi » orgueilleux, cupide et sensuel, aura ses sectateurs. Ce sont eux qui constituent le monde, au sens réprouvé par Jésus. Entre eux et les fidèles du Christ le conflit est inévitable, parce que les conceptions idéales que les deux groupements se font de la vie sont irréductibles. Elles sont séparées par l'antagonisme foncier qui, suivant le mot de S. Paul, oppose la chair à l'esprit (Galates, V, 16-17). Qui vit suivant l'esprit et s'efforce de réaliser l'idéal chrétien, voit fatalement se dresser contre lui ceux qui poursuivent l'idéal du monde ou prétendent concilier, dans un éclectisme décevant, le service de Dieu et le culte d'Astarté ou de Mammon (Cf. S. Matth., VI, 24). Car le sectateur du monde trouve dans la vie du vrai disciple de Jésus la condamnation muette de sa propre conduite. Il en éprouve une gêne, il en conçoit une irritation, d'autant plus vives souvent qu'il aura senti plus nettement, à un moment donné, l'action de la grâce et l'appel à une vie plus humble, plus détachée et plus pure.

Voilà pourquoi l'Eglise se heurtera toujours ici-bas à des oppositions. « Militer, » comme l'in-

[1] Actes, IX, 23, 29 ; XIII, 50 ; XIV, 5, 18 ; XVI, 19, 40 ; XVII, 12 ; XXI, 30 ; XXII, 22 ; XXIII, 12 ; XXV, 3.

[1] *Méditations...*, XVe Jour.

dique son nom, sera, plus ou moins, la condition normale et continue de sa destinée terrestre. C'est donc en vain que, dans nos aspirations instinctives, nous voudrions, trop souvent, qu'il y eût honneur et profit humain à nous dire et à nous montrer chrétiens. Le mot de l'Apôtre restera vrai jusqu'au dernier jour ; et, même dans les périodes de paix religieuse, ou plutôt d'accalmie, « ceux-là devront peiner et souffrir contradiction qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus » (II Tim., IV, 12).

Les catholiques de l'Université en font l'expérience. Alors même que leur personne force l'estime, on en veut à leur foi, à l'idéal de vie qu'ils réalisent. L'hostilité se fait d'autant plus vive que le rayonnement du Christ en eux et par eux devient plus conquérant. C'est à ce titre, sans nul doute, et parce que leur nom a pris valeur de symbole, que les Davidées ont eu les honneurs de campagnes publiques dont l'écho passionné s'est fait entendre jusqu'à la tribune du Parlement. C'est pour cela que la haine de collègues aveuglés demandait leur renvoi de l'Université : « *Absque synagogis facient vos* » (XVI, 2).

Ne vous étonnez point de ces attaques ; elles étaient, du moins, de façon implicite, annoncées par Jésus. N'en concevez pas plus de trouble ni d'effroi que de surprise. C'est votre vie chrétienne qui les provoque ; c'est donc le nom de Jésus qu'on poursuit en vous. Le degré d'hostilité que vous rencontrez donne, de quelque façon, la mesure de votre fidélité au Seigneur.

Loin donc de trembler ou de gémir, « ouvrez votre cœur à la joie et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux » (Matth., V, 12). Dès maintenant, le royaume des Cieux est à vous (*ibid,*, 10). Il s'inaugure en vos âmes par la grâce et l'amour qui en assureront le plein avènement par leur épanouissement dans l'éternelle béatitude.

Seulement, ne perdez point de vue la condition : « *propter justitiam,* » « *propter Filium hominis* » (Matth., V, 10 ; Luc, VI, 22). C'est votre fidélité au Christ et à sa loi sainte qui, seule, doit motiver l'hostilité. Songez aux recommandations de S. Pierre (Ire Epître, IV, 14-16). Que la haine ne trouve pas en vos défauts motif ou prétexte pour s'attaquer à vos personnes. « Il faut, dit Bossuet, être haï sans en avoir jamais donné de sujet : « *Ils m'ont,* dit le Sauveur, *haï sans sujet* » (XV, 25). Prenez-y garde : donner sujet à la haine, ce n'est pas seulement faire injure à quelqu'un, mais être hautain, superbe, dédaigneux, envieux, intéressé ; cela offense tout le monde [1]. » Ajouterai-je que vous devez avoir le souci constant d'éviter tout manquement, toute négligence dans l'accomplissement du devoir professionnel et vous efforcer, au contraire, d'exceller dans l'exercice de votre mission éducatrice ?

A la haine qui vous poursuivra comme elle le fit du Christ, comment répondrez-vous ? Ainsi que Jésus par l'amour. A l'hostilité de vos collègues incroyants vous opposerez la dilection fraternelle qui sied entre enfants adoptifs du Père, même à l'endroit de ceux qui ne le sont que par vocation. Vous les aimerez, non en paroles et du bout des lèvres, mais d'une charité effective et agissante (Ire Ep. de S. Jean, III, 18). Vous aurez sans cesse devant les yeux les recommandations du Maître : « Pour vous qui m'écoutez, je vous dis : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent » (Luc, VI, 27-28). Et vous ne perdrez point de vue la ligne de conduite que l'Apôtre trace à chacun de nous : « Ne te laisse pas vaincre par le mal ; mais triomphe du mal par le bien » (Rom., XII, 21).

Oui, c'est par le bien voulu, procuré, par l'action d'une charité pure et désintéressée, indulgente et miséricordieuse, prévenante et dévouée, que vous avez chance de désarmer la haine et, par le cœur, d'arriver jusqu'à l'esprit pour l'éclairer et le convaincre. Pour porter la lumière dans les âmes, comptez plus sur l'exposition sereine et loyale de la vérité catholique, que sur la réfutation de l'erreur en une polémique acerbe. Celle-ci pique l'amour-propre de l'incroyant ; son orgueil blessé se cabre, la partie est perdue.

Sur la vraie manière de traiter avec ceux qui ne partagent pas nos croyances, l'Evêque de Lausanne, Genève et Fribourg vient d'écrire des pages aussi pleines de vérité que de charme. Lisez-les. Vous y trouverez la pensée de S. François de Sales et celle de S. Pierre Canisius, les recommandations de S. Vincent de Paul. Tout semble se résumer dans cette parole de S. Jean de la Croix, l'une des plus belles qui soient tombées de lèvres humaines : « Là où il n'y a pas d'amour, mettez l'amour, et vous récolterez l'amour [1]. »

Est-il besoin de le noter en terminant ? Si la charité doit régir en souveraine nos rapports avec les adversaires de nos personnes et de nos croyances, son règne s'impose avec plus d'autorité encore dans les conflits — parfois singulièrement douloureux — qui mettent aux prises, sur des questions doctrinales ou pratiques, des âmes sincèrement croyantes et d'une égale bonne volonté. A son empire légitime tout doit être subordonné : vues et préférences personnelles, amour-propre individuel ou collectif, joies et intérêts privés ; tout cela doit, au besoin, lui être sacrifié. L'immolation pourtant a des limites qu'elle ne saurait franchir. Elle s'arrêtera toujours devant le domaine de la foi et les droits imprescriptibles de la vérité. Les sacrifier serait, au fond, trahir l'Amour.

[1] Méditations..., XVe jour.

[1] Mgr Besson, *Après quatre cents ans*, Genève. Librairie Jacquemoud, 1933 ; 3 f. 50 suisses. — Voir spécialement sur le sujet qui nous occupe : Lettre de l'abbé Fabre à la comtesse de Villebrune, pp. 27-34.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 septembris 1934.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

POUR LE VIN DE MESSE
s'adresser aux PÈRES TRAPPISTES
de N.-D. des Neiges, par La Bastide (Lozère).
R. C. Largentière 1.699.

VITRAUX
MAISON BESSAC – GRENOBLE FRANCE

LIBRAIRIE PARIS-ROME, 8

LIBRAIRIE PARIS-ROME, Sté An. 67-70, rue de Rennes, PARIS (VIe)
Dépôt central des Éditions de l'Abbaye de Saint-André.
Missels et publications de D. Lefèbvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis.

LE
CAFÉ MARTIN

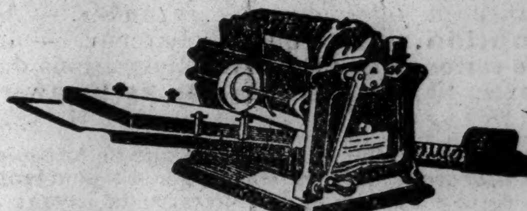
Dépôts
Paris, Banlieue, Province

Paris / Banlieue	les 250 grs	4 fr. 40
Province	les »	4 fr. 60

Le **"Café Martin"**
ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.

34, RUE JOUBERT, PARIS

UN PROGRÈS SENSATIONNEL !



POUR IMPRIMER SOI-MÊME
Voici un appareil qui exprime le dernier mot de la technique moderne : il est entièrement automatique (encrage, prise de papier) et permet l'emploi de tous les formats de papier, en feuille simple ou pliée. Enfin il ne coûte que :
2.500 francs
Demandez la notice explicative sur :
La Machine Rotative "Le RÊVE"
EYQUEM
Toutes fournitures pour Duplicateurs de tous systèmes - Papiers - Encres - Stencils.
EYQUEM, 191, Boulv. Pereire, 191 - PARIS
Fabrication Française

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE
Exigez la marque
Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).
TETRA

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE
33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.
NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

aussi de ses déceptions. La lecture de ces pages vécues fera connaître un peu la vie réelle de ce petit pays d'Aoste, qui garde malgré tout sa langue française et où se perpétuent tant de vertus sacerdotales et l'amour de l'action pratique.

« *L'Année en fêtes pour nos enfants* ». — **Assomption, par Jacques** CHRISTOPHE. — **In-8 carré cartonné de 100 p. avec illustrations dans le texte, 10 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et** Cie.

Cette *Année en fêtes* ne ressemble que de fort loin à l'*Année liturgique* de Dom Guéranger Et pourtant le but de cette collection et de l'ouvrage du savant bénédictin est le même, à part la différence des destinataires, et dans les deux cas on peut affirmer qu'il est atteint Le présent volume s'inspire de la méthode pédagogique qui demande pour les enfants, avant tout, du concret, du vécu. C'est au cours de plusieurs conversations avec leur tante, c'est aussi en prenant part aux préparatifs et à la procession de l'Assomption que deux fillettes apprennent la signification de cette fête. Tout y est : un bref exposé de la vie de la Sainte Vierge, un récit de sa mort, l'histoire et le détail de la procession, la puissance de l'intercession de Marie et les fruits de la dévotion envers elle. Texte et images forment un livre où l'utilité ne nuit en rien à l'agrément.

Albert BESSIÈRES. — **Les Fiancés de Leningrad** *(Mœurs bolchevistes)*. **Roman. — In-12 de 298 p., 10 f. — Paris, Editions** *Spes*.

Le P. Bessières, qui nous a déjà donné tant et de si captivants romans, nous dépeint ici, comme dans un tableau vécu, les mœurs bolchevistes. Alex et Nastenka, transplantés vers l'âge de cinq ans de Limoges à Leningrad, y vivent parmi les horreurs d'un monde livré au « règne du goujat », comme dit Gorki.

Drame tragique et idylle pastorale qui fait songer tantôt à *Paul et Virginie* et tantôt aux *Fiancés* de Manzoni; mais surtout large fresque d'histoire et tableau de mœurs qui nous plongent en plein dans les horreurs du communisme athée. L'auteur possède là-dessus une documentation puisée aux meilleures sources, très souvent aux sources soviétiques elles-mêmes. Il s'en est servi aussi complètement que possible, pour nous montrer cet enfer où la civilisation, la famille, la cité, l'enfance, la jeunesse sont livrées à une barbarie sans nom. — Il faudra lire soi-même le livre afin de voir à qui le donner à lire.

PRÊTRES ANCIENS COMBATTANTS

Bulletin de souscription à l'Album souvenir du

PÈLERINAGE INTERNATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS CATHOLIQUES ET FILS DE COMBATTANTS A LOURDES

(22-24 septembre

Cet ouvrage, approuvé par l'autorité religieuse, véritable œuvre d'art, édité sur papier de luxe, comportera avec 30 reproductions photographiques du plus haut intérêt, 2 hors textes.

Il ne sera expédié qu'aux souscripteurs (édition limitée)

PRIX : Edition artistique. . . 50 fr. } Rayer la mention inutile.
» Edition de luxe. . . . 100 fr. }

Payable moitié avec le présent bon, le solde à la livraison.

(Faculté de retour sans discussion en cas de non convenance).
Un exemplaire gratuit par commande groupée de 10 exemplaires.

Nom ....
Adresse ....
....

Envoyer ce bon avec mandat ou chèque à
Editions BAUER 21, Boulevard Bonne-Nouvelle — PARIS.

LOURDES VILLA SOULAGNET
22, Rte de Pau, 5 m. Grotte.
Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupes. Confort.

GOUTTE GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la
LIQUEUR LAVILLE
Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.
COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques PARIS

Poudre du Docteur SOULIGOUX
(POUDRE LAXATIVE DE VICHY)
Agréable - Facile à prendre - d'efficacité constante
DANS TOUTES LES PHARMACIES

VINS DE MESSE DE BANYULS VIEUX
rigoureusement conformes aux décrets liturgiques

La bonbonne de . . .	6 litres	10 litr.	16 litr.	25 litr.
Grenache doré ½ sec	55 fr.	80 fr.	110 fr.	170 fr.
Collioure doré doux .	75 fr.	115 fr.	165 fr.	250 fr.

Franco tous frais gare destinataire. Echantillon 2 fr.
H.-P. SOULIER, à COLLIOURE (Pyrénées-Orles).

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS
« La Vie Spirituelle »
Collection dominicaine
Claude JUST
LE PÈRE des PRÊCHEURS ou LA PITIÉ DES HOMMES
Pour le septième centenaire de sa canonisation 1234-1934
Saint Dominique REVIT
1 vol. 134 p., 2 illust. 8 fr.

FONDERIES RONAT CHALETTE (LOIRET).
CLOCHES NEUVES BOURDONS — CARILLONS
Exécution soignée et rapide
RESTAURATION DE CLOCHES FÊLÉES
Procédé spécial breveté garanti
SUPPRESSION des SONNERIES DIFFICILES
Montures à billes, sonnerie électrique
ACCESSOIRES DE CLOCHES
Montures, battants, coussinets, rouets, cordes, guides, etc.
Manuels de bénédiction — Sonnettes souvenir
CLOCHES OCCASIONS (garanties)
Demandez liste
Tout au plus bas prix — Consultez-nous !

CHAUFFAGE DES EGLISES
par L'AEROTHERME " ETNA " bté S. G. D. G.
jusqu'à 20.000 m³ par l'air chaud pulsé
à + 12° degrés garantis
Se reporter à l'annonce complète paraissant le 1er jeudi de chaque mois.
Prix à partir de 5.800 fr.
D. GUIGUET, Ing. const., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.).

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet,
etc...
Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes
Société à responsabilité limitée au Capital de 100.000 francs. — R. C. LYON B. 6773.
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande.

HARMONIUMS EN TOUS GENRES
Maison fondée en 1839
Les PETITS-FILS de Mce KASRIEL
6, Rue Tolain, PARIS (20e). — R. C. Seine 163.528
Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain) avec ou sans expression.
Modèles portatifs pliants pour Missionnaires. Demandez le Catalogue n° 200.
Modifications spéciales pour Colonies. Conditions particulières pour les Membres du Clergé.

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresr correspce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

PÉTROLE - AIL - ESCARGOT
Les cures remarquables du DIABÈTE par le pétrole ; de l'ARTERIOSCLÉROSE par l'ail ; de la TUBERCULOSE par l'escargot, retiennent actuellement l'attention du corps médical. L'exposé de ces méthodes est adressé gratis par les Laboratoires des Phocéens, NICE (Alpes-Maritimes). Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
GEORGES JANIN
Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.
Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.
12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)
ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE
Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

Conseil aux rhumatisants
J'ai fait usage de la **Tisane des Chartreux de Durbon** que vous conseillez, nous disait ces jours-ci un de nos correspondants. Je suis sujet aux rhumatismes comme vous le savez. Cette année j'ai été pris d'un accès terrible. Je souffrais de douleurs atroces dans les genoux et dans les bras ainsi que dans les reins. Tous les remèdes que l'on a l'habitude de prendre en pareil cas je les ai employés, mais c'est la **Tisane des Chartreux de Durbon** qui m'a délivré de mes souffrances.
La **Tisane des Chartreux de Durbon** agit sur le sang en le purifiant et en le régénérant, ce qui explique les étonnantes guérisons qu'elle obtient dans les cas de rhumatismes, vices du sang, etc. Le flacon 14 fr. 80, impôt compris, dans les pharmacies. Renseignements et attestations Laboratoires J. BERTHIER, à Grenoble.

Arthritiques
pour préparer votre **EAU ALCALINE**
n'employez que le
SEL VICHY-ETAT
qui lessive les REINS, l'ESTOMAC et l'INTESTIN
et élimine l'ACIDE URIQUE
un sachet pour 1 litre d'eau
Le paquet de 3 sachets **1.05**
Toutes Pharmacies